MÉMOIRE

ADRESSÉ AUX

SOUVERAINS DE L'EUROPE.

Ver. A5 e. 5484

Tasbill.

MEMOIRE

ADRESSÉ AUX

SOUVERAINS

DE L'EUROPE,

Sur l'état présent des Affaires de l'ancien & du nouveau Monde,

Par Mr. POWNALL,

Ci-devant Gouverneur, Capitaine-Général & Commandant en chef des provinces Américaines de Massachuset-Bay, nouvelle Angleterre & Caroline méridionale, & membre du Parlement d'Angleterre.

*Traduit de l'Anglois par M*****.*

Quid quod omnibus quod inter se populis commercium dedit? Ingens naturæ beneficium, si illud in injuriam suam non vertat hominum furor.

Senec. nat. queſt. lib. 5 & 18.

A LONDRES,

Et se trouve à BRUXELLES, *chez* E. FLON, *Imprimeur-Libraire, près la Monnoie.*

M. DCC. LXXXI.

BODLEIAN
P
10 AUG 1977
LIBRARY

LETTRE

De M. Pownall, Auteur du Mémoire adreſſé aux Souverains de l'Europe &c. à M. l'abbé Needham, de la Société Royale de Londres, de celle des antiquaires de Londres, & d'Edinbourg, &c. & correſpondant de l'Academie Royale des Sciences de Paris.

MONSIEUR.

LOrſqu'un homme d'une réputation auſſi bien établie que la vôtre dans la République des Lettres, & dans le monde inſtruit & poli, veut bien ſe donner la peine d'être l'Editeur de mon Mémoire adreſſé aux Souverains de l'Europe, &c. qu'on vient de traduire en François, d'après la ſeconde édition que j'en ai donnée, il me ſiéroit très mal de cacher mon nom; & je vous prie par conſéquent de le mettre à la tête de cet ouvrage.

Il eſt vrai que je l'ai caché juſqu'ici; mais je n'ai jamais nié, que j'en fus l'Auteur, ni fait un myſtere. Ce traité ne contient aucune opinion que je n'aye répetée & ſoutenue dans toutes les occaſions dans le Parlement d'Angleterre, parce que j'ai cru que le devoir dont je ſuis tenu envers ma patrie, l'exigeoit ainſi. Je ne cacherai donc rien de ce qui me concerne perſonnellement, dautant plus que je ne pourrois le faire quand je le voudrois. On a ignoré pendant quelque tems le nom de l'Auteur; mais on a ſçu à la fin que c'etoit moi qui l'avois compoſé. Comme ce n'eſt point l'eſprit de parti qui me fait écrire, & que je ne fais qu'expoſer l'état de l'Europe & de l'Amérique, & comparer ces deux regions enſemble, je montre 1.° la

criſe à la qu'elle la combinaiſon actuelle des événemens a donné lieu ; & j'expoſe les faits tels qu'une expérience de 25 ans me les a fait connoître. 2.° Je prouve par l'analogie & le cours des affaires humaines, les conſéquences de cette criſe qui agit réciproquement ſur celles de l'Europe & de l'Amérique. Je profite enfin des leçons que l'expérience m'a données, pour prédire le train que prendront les affaires ſelon l'eſprit, le caractere & la conduite de ceux qui tiennent les rénes du Gouvernement.

Comme les raiſonnements que je fais, ſont fondés ſur des faits, plutôt que ſur l'autorité des hommes, je ſouhaite que le public juge de ce que j'avance d'après les premiers, plutôt que d'après l'opinion des ſeconds, quelqu'inſtruits qu'on le ſuppoſe de ces ſortes de matiéres ; qu'il juge, dis-je, des preuves que j'allégue par la raiſon, & non point par les préjugés qu'il peut avoir conçus. Comme je prévoyois que pluſieurs de ceux qui ſçauroient mon nom, ſe previendroient pour ou contre les opinions que j'avance, j'ai eu ſoin de le cacher, l'événement a juſtifié ma conduite. On a regardé pendant quelque tems ce traité, comme l'ouvrage d'un Philoſophe ſpéculatif ; mais on n'a pas plutôt ſçu que j'en étois l'Auteur, que les partiſans du Gouvernement m'ont taxé d'être mal intentionné pour le Miniſtere de chercher à le décrier aux yeux de l'Europe, & d'être l'Advocat de la cauſe des Ameriquains. Les partiſans de ces derniers ont prétendu que je ne ne feignois de décrier le Gouvernement d'Angleterre, que pour leur nuire, en montrant qu'elles ſeroient les ſuites de leur indépendance : que celle-ci ſeroit accompagnée de pluſieurs circonſtances, qui donneroient de l'ombrage aux puiſſances de l'Europe. Mes critiques ont été tellement aveuglez par l'eſprit de parti, qu'aucun n'a établi le fait tel qu'il eſt, & ne s'eſt attaché à en faire voir les conſéquences.

Quelques Ameriquains ont pris la voie qui convenoit le plus à leurs interêts. Ils ont prétendu que l'*Original étoit abſolument inintelligible, quoiqu'il contint pluſieurs bonnes penſées* ; & ſous prétexte d'en faire part au pulic, ils en ont donné un Extrait, qu'ils ont publié ſous mon nom, & qui n'eſt digne tout au plus que d'une Gazette menteuſe & partiale. ils ont même fait traduire cette mauvaiſe copie en François, & ont eu ſoin de la repandre. Je n'inſiſterai point ſur cette conduite, & ne lui donnerai ni l'epithete, ni le nom qu'elle mérite. Il eſt écrit ſur le frontiſpice. (Voyez ma lettre à Mr. Greenville.)

Je n'ai jamais été partiſan de qui que ce ſoit. Je ne pallie ni les fautes de la grande Bretagne, ni ne flatte les paſſions des Ameriquains. Je n'ai jamais écrit une ligne pour enflammer les deux partis, mais ſeulement pour leur inſpirer de la modération, & les porter à la paix, & elle ne ſeroit point déſeſperée, s'ils vouloient examiner ce que les choſes ſont, plutôt que ce qu'elles ont été, & qu'ils voudroient qu'elles fuſſent. s'ils agiſſoient de la ſorte, leurs politiques ne ſe repaîtroient point, & ne ſe laiſſeroient point repaître de ces fauſſes eſpérances dont je parle, établiſſant mon raiſonnement ſur la combinaiſon actuelle des événemens, qui doit être la baſe de la réunion & de la reconciliation à la quelle il eſt à ſouhaiter qu'on parvienne. C'eſt ſur cette baſe que les interêts de pluſieurs États de l'Europe paroiſſent aujourdhui fondés. Je ſuis heureux que l'édition que vous avez eu la bonté de donner de mon ouvrage en François, me juſtifie ſur tous les articles dont je viens de parler.

J'ai ſuppoſé dans la préface des éditions anonymes que j'ai publiées, que ce traité avoit été compoſé par un homme qui n'avoit aucune liaiſon avec le Gouvernement & les partiſans de la Grande Bretagne, ni avec ceux de l'Amerique ; qu'il avoit

deſſein de paſſer dans cette derniere contrée; mais que n'ayant pû executer ſon deſſein, il s'etoit fixé dans les îſles *Azores*, & qu'on l'avoit publié après ſa mort, & tout cela eſt vrai. Je n'ai en effet aucune connexion avec le Gouvernement & les partiſans de la G. B., ni avec ceux de l'Amerique; mais j'ai eu occaſion de connoître le train que devoit prendre l'adminiſtration des affaires de cette contrée. J'avois deſſein de retourner en Amerique, & d'y vivre en ſimple particulier; ainſi que je le marquai dans une lettre que j'écrivis à Mr. Greenville, & que je fis imprimer en 1760; & je l'aurois executé en 1777, ſi l'État des affaires entre la G. B. & l'Amerique, ne m'en eût empéché. La comparaiſon entre l'ancien & le nouveau monde, que je ſuppoſe avoir été faite par un homme établi dans les *Azores*, eſt également vraie. Je la fis, mais non point comme on la trouve dans le Mémoire, le 27 de Fevrier 1756, lorſque je paſſai de l'Amerique en Europe, & que je me trouvai ſous ce méridien. Ce que je dis de la mort de l'Auteur de ce Mémoire, lorſque je le publiai, eſt vrai auſſi; car je regardai dès lors, ainſi que je le fais actuellement, l'abandon que je fis des affaires, comme une veritable mort.

Dubito an nobile Lethum.

En voilà aſſez ſur ce qui me concerne. Voici quelques petits éclairciſſemens dont un Anglois pourroit ſe paſſer, mais que je crois abſolument néceſſaires à un lecteur étranger. Ils roulent ſur ce que j'ai dit au ſujet du ſyſtême, que l'Angleterre auroit dû adopter, pour conſerver l'empire qu'elle a ſur la mer.

Je dis à la fin de la derniere guerre en plein Parlement, & je publiai qu'il ſe formoit une nouvelle criſe, qui devoit lier les puiſſances enſemble, don-

ner une nouvelle tournure aux affaires, & je montrai la connexion que ces puiſſances & ces évenemens devoient avoir avec l'Europe, ſurtout avec la G. B; & comment on auroit pû les prevenir par un nouveau ſyſtême d'adminiſtration dans l'Amerique, fondé ſur l'Etat ou étoient les choſes. Que ce ſyſtême uniſſant les établiſſements de l'Amerique avec la G. B. comme autant des parties organiſées du même corps, formeroit un empire, dont celle-ci ſeroit le centre. (Voyez l'Adminiſtration des Colonies Angloiſes, Tom. 1.) de maniére qu'on ne la regarderoit pas ſimplement, comme le royaume de cette iſle, de ſes provinces, de ſes Colonies, de ſes plantations, &; mais comme un grand empire maritime compoſé de nos poſſeſſions dans l'Océan & dans l'Amerique, réunis dans un centre qui étoit le ſiége du Gouvernement. Le but de cet ouvrage, qui avoit pour titre *l'Admin. des Col. Angl.* étoit de montrer la maniére dont on devoit s'y prendre pour réunir les domaines Britanniques, tant par rapport à la politique qu'au commerce, je me flatois, & je crus que le Miniſtre qui étoit alors en place, adopteroit un ſyſtême fondé ſur la nature, qui, ſi on ne le pervertiſſoit point, conduiroit à un empire univerſel, & éleveroit la nation à un point de gloire & de proſperité, dont on n'avoit point d'exemple. je ſuppoſois qu'il adopteroit mon plan, parce qu'il eſt d'un chef prudent & ſage de ſaiſir la fortune lors qu'elle ſe préſente, & de ne point la laiſſer échapper, en employant le tems à déliberer. *Id eſt Viri & Ducis non deeſſe Fortunæ præbenti ſe; & oblato caſu flectere ad conſilium* *. Je lui dis que c'étoit un objet qu'on ne devoit point perdre de vûe; que ce n'étoit point un myſtére d'Etat, & qu'il etoit par conſequent inutile de le tenir ſecret. Qu'il pouvoit à la vérité ſe faire que les François, les Eſpagnols & les Hollandois s'y oppoſaſſent, mais que comme ce ſyſtême étoit fondé ſur la nature des choſes, leur op-

* Tit. Liv. liv. 28. §. 44.

poſition ne ſerviroit qu'à hâter ſon execution. Qu'un principe commun d'attraction, & l'eſprit d'union réuniroient un commerce vaſte & univerſel, & le ſyſtéme politique d'intérêts dans le même centre. Que quoique ce ſyſtéme naiſſant fit ſa révolution dans ſon orbite, il ne laiſſeroit pas d'agir comme une planette ſecondaire autour du centre de l'Europe en Général, & celui de l'Angleterre en particulier, à cauſe de l'influence qu'il auroit ſur le commerce. Que l'Angleterre ſe trouvant ſeule en poſſeſſion de l'Amerique, & du commerce des indes Occidentales, dont elle percevroit les revenus, elle deviendroit l'arbitre de la paix & de la guerre. Qu'elle auroit dans l'Amerique une marine qui faiſoit la loi aux Puiſſances qui y ont des établiſſements, & qui lui ouvriroit une communication libre avec ſes colonies; qu'elles commerceroient dans tout l'univers ſous la protection du pavillon Anglois; & que la G. B. ainſi unie avec l'Amerique, par ſon aſcendant dans les indes Occidentales, deviendroit ſupérieure à la France, à l'Eſpagne & à la Hollande, quand même elles s'uniroient enſemble.

Voilà en deux mots le portrait de l'Empire Britannique. La piété filiale m'oblige de mettre un voile ſur celui de l'Amerique.

Je ſuis &c.

Pownall.

à Richmond en Angleterre.

Le 30 Août 1781.

N. B. Que cette édition, la ſeule complette en François, a été faite pour ſatisfaire aux empreſſemens de l'Auteur, indigné de ce qu'on a ôſé defigurer ſon ouvrage en Hollande ſous le titre de *Penſées ſur la revolution de l'Amerique unie, extraites d'un ouvrage Anglois intitulé Mémoire adreſſé aux Souverains de l'Europe &c.* Ce pretendu abrégé eſt tronqué d'un bout à l'autre; on y a ſubſtitué pluſieurs penſées étangeres aux raiſonnemens de l'Auteur, qui ſéloignent entierement des vües, qu'il a eues en compoſant ſon ouvrage. En un mot cet extrait des penſées, dont l'Eſprit des Journaux donne l'analyſe pour le mois de ſeptembre de cette année page 104, n'eſt qu'une ſquelette de ſon original défiguré exprès pour tromper le monde, & pour lui faire accroire, que le reſpectable Auteur étoit un ennemi de ſa patrie devoué à la cauſe de ſes adverſaires.

Le lecteur remarquera qu'il ſe trouve dans cette édition en François quelques fautes d'impreſſion de ſi peu de conſéquence, qu'une Table d'Errata n'eſt aucunement néceſſaire. En effet il n'y a qu'une ſeule faute, qui merite d'être notée ſpecialement, on la voit page 30. ligne 23. au lieu des *olives &c.* Liſez, *& elle pourra dans la ſuite tirer des olives, des oranges, des vins, & pluſieurs autres articles, que les eſſais actuels en agriculture y produiront avec le tems.*

PREFACE

PRÉFACE.

Le Mémoire que je vous envoye, a été écrit par un de mes amis qui vient de mourir. Peu importe au Public de le connoître, il ſçaura par cet écrit, qui il étoit, & quel étoit ſon eſprit. Un malheur imprévu qui arriva à ſes parents, l'avoit déterminé à quitter l'Europe, & d'aller s'établir dans l'Amérique. Il avoit arrangé ſes affaires en conſéquence, mais les troubles qui s'éleverent dans le nouveau monde, pendant qu'il faiſoit ſes préparatifs, ayant retardé ſon établiſſement, il abandonna l'Europe, & alla ſe fixer dans les îles Azores *ou* Weſternes, *où il s'adonna à l'étude qu'il jugea la plus propre à le conſoler dans ſes malheurs, & à lui faire approuver le ſacrifice qu'il étoit à la veille de faire de tout ce que les hommes ont de plus cher au monde. J'eus le bonheur d'entretenir une correſpondance avec lui pendant qu'il y étoit, & il m'envoya ce Mémoire, me permettant, en cas que je pus en faire uſage dans la ſuite, de le publier, à condition que j'y joindrois une*

préface. » *Je ne vous prierai point, me* » *marque-t-il,* (a) *comme ce Senateur ro-* » *main d'embelir ce que je dis* (orna me). » *Laiſſez moi vivre dans l'oubli & en* » *paix : c'eſt tout ce que je demande. Je* » *ſuis perſuadé que l'état général des faits,* » *& de la combinaiſon actuelle des évé-* » *nemens eſt vraie, & telle que je dis,* » *que les conſéquences que j'en tire ſont* » *probables, & que la route que je pré-* » *tends qu'on doit ſuivre dans ces cir-* » *conſtances eſt la meilleure que les Sou-* » *verains de l'Europe puiſſent tenir, s'ils* » *ont à cœur l'intérêt de leurs Etats, &* » *le bonheur de leurs ſujets. Au cas que* » *les événements que j'anonce n'arrivent* » *point dans le tems que je marque, ni* » *de la maniére que je dis, cela importe* » *auſſi peu à nôtre ſiécle, qu'au nouveau* » *ſyſtême qu'on a adopté. La ſeule choſe* » *que je vous demande eſt de montrer que* » *les raiſonnemens que je fais ſur les* » *événements, ſont applicables aux cir-* » *conſtances du tems dans lequel vous* » *jugerez à propos de le publier. Je vous*

(a) Dans une lettre datée de *Ponta del Gada* dans l'ile de St. Michel, du mois de Novembre 1778.

» *prie auſſi de le traduire en françois, ou*
» *dans telle autre langue que tout le monde*
» *entende, & de lui donner la tournure*
» *qui vous paroîtra la plus propre à en*
» *faciliter l'intelligence. On me blamera*
» *peut-être d'oſer adreſſer un Mémoire aux*
» *Souverains ſur un ſujet qu'ils connoiſ-*
» *ſent sûrement mieux que vôtre ami ; &*
» *je comprends qu'à cet égard, j'ai be-*
» *ſoin d'une apologie & de quelqu'un qui*
» *prenne ma défenſe. Je n'employerai ce-*
» *pendant ni art ni adreſſe dans ce que*
» *je vais dire, ni n'obſerverai la conduite*
» *qu'il convient de tenir, lorſqu'on veut*
» *faire gouter un mémoire au public. Je*
» *ſuis intimement perſuadé que les Sou-*
» *verains auxquels on ne cache point la*
» *vérité, & qui ſe trouvent dans des cir-*
» *conſtances qui leur permettent d'agir*
» *par eux-mêmes, ont infiniment plus à*
» *cœur l'intérêt & la proſpérité de leurs*
» *ſujets, & le bonheur du genre humain,*
» *que leurs miniſtres ne ſe l'imaginent ;*
» *& de-là vient que jai pris la liberté de*
» *m'adreſſer directement à eux. Je mets*
» *Henri IV de France, & l'Empereur*
» *Joſeph II à la tête de ceux qui ont*
» *les ſentimens que je viens de dire.*

» *Tout le monde connoit les* Sullys, *les*
» Fleurys, *les* Clarendons, *les* Somers,
» *les* de Witt, &c, &c, &c, &c, & *il*
» *faut eſpérer pour le bonheur des hom-*
» *mes, qu'il s'en trouvera d'autres dans*
» *tous les pays qui mériteront de com-*
» *poſer une ſeconde liſte, au cas qu'on*
» *leur laiſſe la liberté d'agir à leur gré*».

Quoique cette préface ſoit un extrait fidèle des lettres que mon ami m'a écrites, qu'il m'y expoſe ſes vûes & ſes vrais ſentiments ſans oſtentation & ſans vanité, je me crois cependant obligé d'apprendre à mes lecteurs, que quoiqu'il paroiſſe un philoſophe entiérement occupé de méditations abſtraites, il étoit cependant au fait du gouvernement, & connoiſſoit à fond la nature des établiſſements Européens dans l'Amérique. Sa vie au-dehors, étoit un compoſé d'affaires & de frivolité; mais il reprenoit ſa philoſophie en rentrant chez lui, & vivoit de maniere qu'on l'eut pris pour un reclus. Il ſçavoit que tout le monde ne penſoit pas comme lui ſur ces ſujets, & je l'ai oui ſouvent ſe plaindre pendant qu'il étoit en Europe, du peu de connoiſſance qu'on avoit des affaires préſentes. » *Lors me marque-t-il dans une*

» *lettre du 12 de Mars 1779, que je re-*
» *fléchis ſur ce qui s'eſt paſſé, & que je*
» *compare mes opinions avec les événe-*
» *ments qui les ont confirmées, que je me*
» *rappelle le peu de cas qu'on en a fait,*
» *lorſque l'on m'a conſulté & que j'ai*
» *montré qu'elles étoient appuiées ſur des*
» *faits, je ſuis fermément perſuadé que*
» *je n'ai ni talent d'arranger mes idées,*
» *ni celui de prouver aux autres la vé-*
» *rité des faits dont je leur parle, quoi-*
» *que j'en ſois convaincu. Tel homme*
» *qui a aſſez de pénétration pour décou-*
» *vrir la vérité, eſt ſouvent très embar-*
» *raſſé de la démontrer aux autres. Cette*
» *lettre ſera par conſéquent la derniére*
» *que je vous écrirai ſur ce ſujet de cette*
» *contrée du monde. Je n'ai point aſſez*
» *de vanité pour m'en rapporter à mes*
» *propres idées, mais je puis vous aſſu-*
» *rer que l'on comprit ſi peu cette matié-*
» *re, & qu'on s'y intéreſſa ſi peu pen-*
» *dant que j'étois en Europe, que je pris*
» *la réſolution de n'en plus parler à qui*
» *que ce fut. Quoique l'endroit où je ré-*
» *ſide, paroiſſe très-propre pour la médi-*
» *tation, je ſens tous les jours le beſoin*
» *que j'ai d'une correſpondance ou de*

» *l'entretien d'un ami, & elle me paroît*
» *d'autant plus désirable, qu'elle aiguise*
» *l'esprit, & le met en état de mettre ses*
» *pensées au jour, mieux que ne le fai-*
» *roit l'étude la plus constante & la plus*
» *assiduë.* Nec quemquam habeo quocum
» familiariter de hujus modi rebus collo-
» qui possim, ut me saltem explicem &
» evacuam. *La seule chose que je crains*
» *est d'être un visionnaire, car je sçai*
» *que je passe pour tel*». *J'ignore si les craintes de mon ami sont bien ou mal fondées, & si le public ne regardera pas ce Mémoire-ci comme le fruit d'une imagination échauffée. Je vous l'envoye* M. Flon, *tel que je l'ai reçu. Il me paroît fondé sur une matiere de fait, clair & intelligible, & je suis persuadé qu'il paroîtra tel à ceux qui prendront la peine de le lire. Je sçai qu'il n'est pas assez étendu pour former un volume, mais il est assez intéressant pour qu'on le lise avec attention, & non point* laxa cervice *Il ne s'agit point ici d'un livre de simple amusement. Si le sujet dont il traite n'est pas assez intéressant pour fixer l'attention des gens qui s'occupent de choses sérieuses, il ne mérite ni qu'on l'imprime, ni qu'on l'achete.*

Je penſe là-deſſus tout autrement que mon ami, & je vous l'envoye dans la langue originale, pour que vous en donniez une édition. Je le ferai traduire dans la ſuite dans une autre langue que preſque tout le monde entend, parce que la matiére dont il traite me paroît être de la derniere importance, tant pour les Etats de l'Europe en général, que pour l'Angleterre & l'Amérique en particulier.

Je ſuis

Monſieur,

Votre très-humble Serviteur

* * * * * *

l'Editeur.

A Bruxelles le 25 Janvier 1780.

MÉMOIRE

Adreſſé aux Souverains de l'Europe, ſur l'état préſent des affaires de l'Ancien & du Nouveau Monde.

LA Criſe naiſſante, (*a*) qui, à la fin de la derniere guerre, donna une nouvelle tournure aux affaires, & produiſit un nouveau ſyſtême de Politique & de Commerce, a enfin acquis ſon entiére maturité au commencement de celle-ci, & produit un ſecond ſyſtême également parfait & ſolide. *L'Eſprit de commerce eſt devenu un principe dominant*, dont la baſe, qui eſt dans l'Amérique ſeptentrionale, s'eſt étendue juſqu'en Europe, & eſt devenue celle d'un nouveau plan de commerce. L'origine & la

(*a*) Cette expreſſion & les ſuivantes ne ſont pas auſſi recherchées que l'auteur de ce Mémoire a la modeſtie de le croire, & que celui qui en a extrait les penſées ſe l'eſt fauſſement imaginée. Perſonne n'ignore que le mot de *Criſe* eſt particuliérement affecté à la Médecine, mais on peut egalement l'employer en matiere de politique, & pluſieurs Auteurs célébres l'ont fait. On trouve aujourd'hui plus de Puriſtes que de gens intelligents, & ce n'eſt point pour les premiers que ce mémoire eſt fait, ils peuvent par conſequent ſe diſpenſer de le lire.

formation de ce ſyſtême ſont préciſement ce qui a occaſionné la Criſe dont on eſt témoin aujourd'hui. Elle a été prévue par des gens qui en connoiſſoient tous les avantages, & ceux qui pouvoient en profiter n'ont pas compris qu'un interêt général & compoſé, formé par la force, guidé par les mêmes loix, & animé par le même eſprit *d'Attraction*, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, pénétreroit dans toute la nature, & auroit à meſure que ſa force augmenteroit, un centre commun de gravité & d'union. Il y avoit dans ce tems-là dans l'Europe un Etat, dans la domaine du quel étoit ce centre. C'étoit à peu près celui de ſon ſyſtême politique, & il faiſoit même partie de ſon ſyſtême naturel. Les opérations de ce ſyſtême compoſé prirent les mêmes directions que la ligne que ſuivoient les mouvements naturels de cet Etat. La nature avoit formé la baſe de l'empire qu'on peut avoir ſur mer, & l'Auteur ſouverain de la nature l'offrit à la puiſſance qui connoîtroit le prix de la liberté. Mais ceux qui gouvernoient cet Etat, ſe croyant plus ſages que les autres, refuſerent le preſent qu'elle leur offroit, & ne voulurent ſuivre aucune de leçons qu'elle leur donnoit. Ils mépriſerent la ſageſſe de la Providence à qui l'Etat devoit ſon établiſſement. Ils regarderent comme une viſion l'attraction qui regne dans la nature, & à laquelle elle doit ſa vie & ſon mouvement, & traiterent de folie l'état d'union dont ils étoient redevables à Dieu. Les miniſtres de cette contrée ont dit à l'Oppoſition; tu nous ſervira de guide;

& à la Défunion, tu nous tiendra lieu de ſageſſe. Cet eſprit d'Oppoſition, & cet eſprit de Défunion ont enfin diſſout l'Etat. Il a non ſeulement perdu cet empire preſque univerſel dont la nation auroit pû jouir, mais les parties extérieures de cet empire ont peri les unes après les autres, enſorte qu'il eſt ménacé de ſe trouver réduit aux ſeules limites de ſon iſle.

D'un autre côté; ce nouveau ſyſtême de puiſſance, agiſſant autour de ſon centre, a détruit l'effet de toutes les reſiſtances que l'art & la force ont pu imaginer, & produit ces liaiſons naturelles, dont dépend ſon interêt actuel. Cet état, qui doit ſa fondation à la nature, à l'aide de ſes mouvements accelerés, & de l'accroiſſement continuel de ſes parties, eſt devenu un être organiſé & indépendant, & un empire auſſi remarquable par ſon étendue que par ſa puiſſance. Il a pris ſa place parmi les autres nations de la terre, & il peut ſe vanter de voir lever le ſoleil dans l'Occident.

Video ſolem orientem in Occidente.

L'Amérique Septentrionale eſt devenue une planete du premier rang dans le ſyſtême du monde, qui, tant qu'elle ſe renfermera & continuera ſon cours dans ſon orbite, aura le même effet ſur celui de toutes les autres planetes, & ébranlera le centre commun de gravité de tout le ſyſtême de l'Europe.

En effet, l'Amérique Septentrionale eſt *de fait* (*de facto*) une Puiſſance indépendante

égale à toutes les autres, & elle doit être telle de droit (*de jure.*) Quelques raiſonnements que faſſent là-deſſus les politiques de l'Europe, quelques négociations qu'on entame, quelques guerres que l'on entreprenne, le droit & le fait ſeront toujours les mêmes, & demeureront intacts. Autant vaudroit-il diſputer & combattre pour décider à qui appartiendra l'empire de la Lune. Il y a longtems qu'elle appartient à tous les hommes, & tous profitent de la lumiere qu'elle réflechit. L'indépendance de l'Amérique eſt aujourd'hui sûre & certaine; maîtreſſe de ſa fortune, elle ſçait ce qu'elle peut & juſques où ſes forces s'étendent, & elle ne négligera aucun moyen pour établir ſon ſyſtême, & faire changer de face à celui de l'Europe.

Je ne perdrai point mon tems à prouver la vérité de ce fait. Les progrès rapides qu'elle a fait dans ce moment critique, ſont infiniment au-deſſus de ces ſortes de bagatelles. Le principal pour nous eſt d'examiner en quoi conſiſte préciſement ce changement de ſyſtême, qu'elles en ſeront les ſuites, l'eſprit qui l'anime & la conduite qu'elle tiendra pour amener les choſes au point qu'elle veut.

Si les puiſſances de l'Europe veulent conſidérer la poſition actuelle des Etats de l'Amérique, & en faire la regle de leur conduite, on ſauvera la vie à pluſieurs milliers d'hommes, on fera le bonheur de pluſieurs millions d'autres, & l'on donnera la paix à l'Univers. Si elles adoptent des principes contraires, elles ſe plongeront dans une infinité de troubles,

la terre ſe couvrira de ſang, & la guerre qui ſubſiſte aujourd'hui entre l'Angleterre, la France & l'Eſpagne, & qui s'eſt preſque aſſouvie de celui des Anglois & des Amériquains, entraînant bientôt toutes les puiſſances maritimes, s'étendra dans le continent, & cauſera un embraſement général, ſemblable à celle de 30 ans, dans le 16e & 17e ſiécles; ſon terme ſera de voir tous les intérêts ſe rapprocher, & toutes les parties adopter le ſyſtême qui regne aujourd'hui. Pourquoi donc courir aux armes, & n'en pas venir tout d'un coup à un Congrès? Si les puiſſances veulent augmenter leurs Etats en exterminant les hommes, elles ne ſçauroient employer de moyen plus ſûr que la voye des armes. Si, au contraire, elles veulent dominer ſur leurs voiſins, ainſi qu'on le fait depuis longtems dans l'Europe, une pareille conduite eſt auſſi inſenſée que cruelle & inhumaine. Au moment que la paix ſe conclut, l'avantage des conditions n'eſt jamais proportionné aux ſuccès qu'on peut avoir eu les armes à la main. Tout y eſt dicté par l'intervention des Puiſſances, qui n'ont point eu part à la guerre, & qui ne ſont amenées que par un eſprit d'intrigue & de jalouſie, pour faire perdre à des puiſſances fatiguées ce que le ſort des armes peut leur avoir procuré. Si les puiſſances de l'Europe veulent ſe rappeller les guerres qu'elles ont ſoutenues, les vûes qu'elles ont eu en les entreprenant, les avantages qu'elles en ont retiré, & la maniere dont elles ſe ſont terminées. Si elles veulent examiner les diffé-

rents ſyſtêmes qu'elles ont adoptés pour étendre leur domination, les guerres qui ont agité l'Europe, & comparer les ſuites qu'elles ont eu, avec les oppoſitions qu'elles ont eſſuiées, elles verront qu'elles ont dû la déciſion de ces points à la négociation plutôt qu'aux armes.

Les Anglois ſe ſont fait un ſyſtême politique prématuré; ils devoient, ainſi que l'exigent les principes de vérité & de bienveillance que dicte le bon ſens, s'aſſurer de l'attachement & de l'obéiſſance filiale de leurs Colonies, & imiter en cela la prudence des Eſpagnols; mais malheureuſement pour eux, les partiſans de l'Autorité Royale ont été aſſez imprudents pour vouloir commencer la réforme du Gouvernement Britanique par celle de l'Amérique. Ils prévoyoient que ce ſeroit l'occaſion d'une guerre, mais comme ils comptoient ſur la ſupériorité de leurs forces, ils crurent qu'il étoit utile pour leur ſyſtême que les Amériquains en vinſſent à prendre les armes, & qu'il leur ſeroit aiſé de les mater. Ne doutant point d'en faire aiſement la conquete, ils formerent le plan de pluſieurs établiſſements, auxquels ils ne croyoient pas qu'aucune puiſſance dut s'oppoſer, ſe propoſant de changer la forme de leur gouvernement & de leur donner telle conſtitution qu'il leur plairoit, ainſi qu'ils l'avoient fait à Quebec dans le Canada, qu'ils avoient conquis par la voye des armes; mais hélas! ils ne prévirent ni les ſuites de la guerre qu'ils alloient entreprendre, ni les autres circonſtances qui s'oppoſeroient à leur deſſein, & qui leur cauſeroient bien de l'in-

quiétude avant qu'elle fut terminée, & qu'ils puſſent former l'établiſſement qu'ils méditoient.

Aucune puiſſance, aucun politique, quelque éclairé qu'il fut, n'a vû l'effet que cette révolution alloit produire dans le ſyſtême général de l'Europe. Ce qu'il y a de certain, eſt, que quel que puiſſe être le principe de la guerre entre l'Angleterre & la maiſon de Bourbon, quelque iſſue qu'elle puiſſe avoir, & quelque tems qu'elle puiſſe durer pour leur deſtruction commune, pour ſavoir à qui de deux les Amériquains appartiendront comme alliez, *ſoedere inequali*, ces derniers formeront un Etat libre. Les autres puiſſances de l'Europe, avant que la paix ſoit conclue, interviendront pour exiger l'indépendance de l'Amérique, la Souveraineté des Etats Unis, & la liberté du commerce dans toutes les terres de leurs provinces reſpectives.

Pour montrer l'agitation que les affaires actuelles doivent naturellement occaſionner dans tous les Etats de l'Europe, & ſi l'on en vient à une guerre, devenir le fléau de notre ſiecle, je vais faire voir la maniere dont on peut la terminer, quelles que ſoient les opérations ruineuſes, cruelles & deſtructives de la guerre actuelle. Comme les affaires ne m'occupent plus, & que je ſuis entiérement retiré du monde, je vais expoſer aux yeux de ceux que les affaires préſentes intéreſſent, l'Etat de l'Europe & de l'Amérique, comparer leurs ſyſtêmes reſpectifs, la forme ſous laquelle ces deux contrées exiſtent, & montrer les effets qui naîtront

de la ſéparation & de l'indépendance à laquelle l'Amérique aſpire, tant dans le commerce que dans l'état politique de l'Europe. Je montrerai auſſi, comment avec des vuës ſages & des intentions pures, on peut tirer de la criſe actuelle, un état de paix, de liberté & de bonheur le plus univerſel qu'on aye jamais vu ſur la terre. Comme je ne prens aucune part aux intérêts politiques de l'Europe & de l'Amérique, & que je ſuis placé dans un endroit (*a*) qui eſt entre les deux mondes, je puis jetter ma vue du côté de l'Orient & de l'Occident, ſans aucune de ces façons de penſer & de ces préjugés, dont un Européen eſt machinalement imbu, & contempler avec la même indifférence qu'un Aſtronome compare la nature & la grandeur de deux planetes, l'étendue, l'eſprit & la puiſſance de ces deux mondes éloignés.

Lorſque je parle de leur grandeur, j'entens par là, avec le Lord Verulam, *l'accroiſſement & l'étendue des Etats.* La comparaiſon que je fais ici de celle des deux continents, eſt ſi nouvelle, que je crains de paſſer pour viſionnaire; ce qui m'oblige de traiter ce ſujet avec beaucoup de circonſpection.

Avant de comparer la grandeur & l'accroiſſement des Etats de l'ancien & du nouveau monde; je vais rapporter ici ce que dit cet Auteur célebre, & en donner l'explication. » Lors, dit-il, que l'on fait cette ſorte de com-» paraiſon, on s'appéſantit trop d'un côté ſur

(*a*) Les Iſles Azores.

» l'étendue du territoire, & de l'autre ſur la » fertilité du ſol, & ſur la quantité de choſes » qu'il fournit aux beſoins de la vie ».

Cela ſuppoſé, je vais fixer l'étendue naturelle du nouveau monde, & la comparer avec celle de l'ancien.

L'étendue d'un Etat dont les parties ne ſont point liées enſemble, eſt plutôt une occaſion de dépenſe que de grandeur. La liaiſon naturelle des parties, ſans aucune communication entr'elles, eſt un fardeau plutôt qu'une véritable force. La véritable grandeur eſt celle qui eſt fondée ſur une étendue de domination ſuſceptible par ſes liaiſons & ſes communications de former une tout reſpectable. C'eſt en cela que conſiſtent la grandeur & l'étendue des Etats.

Les trois parties du monde, l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, ſont naturellement liées par la mer méditerranée, & les Romains les réunirent ſous leur domination par un effort de ſageſſe qui operoit ſur les branches de même que ſur la racine : mais comme c'étoit l'effet d'un effort ſur-naturel & au-deſſus des reſſources de la nature humaine, ils ne purent les conſerver, ni par leur politique, ni par la force des armes, & l'évenement fit voir, que la puiſſance qu'ils avoient manifeſtée n'étoit qu'une puiſſance artificielle, dont la nature n'eſt point capable, auſſi fut elle de courte durée. Les trois parties de l'ancien monde dont j'ai parlé ci-deſſus, ſont naturellement ſéparées, tant par leur ſituation, que par les circonſtances de leur terri-

toire. Elles ſont pareillement habitées par trois différentes eſpeces d'hommes, qui ont été ſoumis ſéparement par des principes naturels, auxquels les hommes ne peuvent réſiſter. L'Amérique méridionale & l'Amérique ſeptentrionale ont deux ſyſtêmes différents de gouvernement, & forment deux différents états. Quoique l'étendue de l'une & de l'autre ſoit très-conſidérable, elles ne ſe reſſemblent, quant à leur diviſion, ni par la ſituation & les circonſtances de leur territoire, ni par les peuples qui les habitent & qui les cultivent. L'Amérique ſeptentrionale, je parle de ſa plus grande partie, eſt habitée par les Anglois. La méridionale par les Eſpagnols & les Portugais, que l'on peut regarder comme ne compoſant qu'une ſeule & même nation. Ces circonſtances naturelles, tant dans le pays que dans les habitans, forment entre ceux-ci une union qui eſt baſe d'une domination puiſſante & étendue. Ses bras & ſes branches s'étendent ſur tout le pays, les fibres des racines s'inſinuent dans tous les objets naturels dont elles recoivent l'eſprit & la vie.

L'Europe n'a pas une ſeule partie, où l'on puiſſe trouver pour lien un intérêt auſſi grand, auſſi uniforme, & une communication auſſi peu interrompue que celle qui regne dans la partie de l'Amérique ſeptentrionale, qui eſt habitée par les Anglois. Les contrées ſeptentrionales & méridionales de l'Europe ſont habitées par des nations qui ont des vuës & des ſyſtêmes différents, & dont la communication eſt interrom-

pue par la différence des principes, par l'eſpace de terrein & de mer qui les ſépare, & par les peuples qu'on trouve entre deux.

Au contraire, lorſqu'on examine la ſituation & les circonſtances de l'Amérique ſeptentrionale, on y voit regner, malgré ſon étendue immenſe, cette union qui eſt le fondement de la grandeur d'un Etat.

La nature des côtes & des vents qui y regnent, y rend la communication continuelle par mer, d'une extrémité du pays à l'autre : l'intérieur jouit du même avantage, parce que toutes ſes rivieres ſont navigables, de maniére que toutes les parties ſe correſpondent & commercent entre elles. Ce principe viral anime, pour ainſi dire, ce corps organiſé.

Cette communication naturelle eſt cauſe que toutes les branches du pays, ſi je puis uſer de ce terme, ſont auſſi unies que ſa racine. Un terrein auſſi étendue & ſous un ſol auſſi varié, produit tout ce que la nature peut fournir aux beſoins de la vie, au luxe & à la puiſſance dont dépend ſon activité. Toutes les choſes que les nations de l'Europe ne ſe procurent qu'avec les peines inſéparables du défaut de communication & d'un ſyſtême de gouvernement auſſi faux qu'artificiel, & qui ſont la matiére de leur commerce, ſont dans le nouveau monde le fruit d'une communication entiére, & d'une navigation libre. Les munitions navales, les bois de conſtruction, le chanvre, le poiſſon, les viandes ſalées, ſont la richeſſe des provinces ſeptentrionales ; le tabac, le riz, le

coton, la ſoye, l'indigo, les fruits & peut-être le vin dans la ſuite, la réſine & le goudron, celle des provinces méridionales. Ces productions forment un objet de commerce entre ces provinces, & fourniſſent à leurs beſoins reſpectifs. Le froment, les farines & les objets de manufacture, dans les provinces du milieu, rendent, non ſeulement la communication, mais encore le ſyſtême complet. Ils uniſſent ces parties, les organiſent & en forment, comme je l'ai dit ci-deſſus, un tout parfait.

On me demandera ſi les Iſles des Indes occidentales ſont partie de l'Amérique ſeptentrionale. C'eſt là une queſtion dont le détail eſt de pure ſpéculation, mais qui n'eſt point douteuſe quant au fait. Si les puiſſances maritimes de l'Europe peuvent concilier leurs intérêts reſpectifs dans ces contrées, établir une balance convenable, & former un ſyſtême pour la maintenir en équilibre; il peut ſe faire que dans quelques années, ou peut être dans un ſiécle, elles conſervent la propriété & la domination de ces iſles. Si, au contraire, elles ſe quérellent au ſujet de l'Amérique ſeptentrionale, ſi elles rompent l'équilibre de la balance, au point d'oublier leurs intérêts communs, » il peut » arriver que les Eſpagnols, les Hollandois, les » Danois, les Francois & les Anglois, qui ont » des établiſſements dans cette contrée, s'uniſſent » dans la ſuite avec les habitans de l'Amérique » ſeptentrionale & deviennent partie de la com- » munauté à laquelle cette union ſert de baſe ».

Quoiqu'on n'apperçoive juſqu'à préſent dans

l'Amérique méridionale aucun ſymptôme qui annonce une révolution, il convient cependant d'examiner les circonſtances internes du ſyſtême naturel & politique auquel elle doit ſon agrandiſſement, & qui tend à la rendre indépendante, & à en faire un état conſidérable.

Le continent de l'Amérique médionale eſt beaucoup plus étendu, ſon climat plus varié, & plus près de ſe rendre indépendant de l'Europe, quant à ſes beſoins, que les puiſſances Européennes ne le croyent, ou n'en conviennent, ou que ſes habitans, en général, ne ſe l'imaginent. Ce continent, tant par ſon étendue, que par la variété des climats qu'il éprouve ſous les mêmes latitudes; ſoit par l'abondance & la varieté d'articles que ces derniers fourniſſent, ſoit par la régularité, l'uniformité & l'activité de ſon commerce maritime, qui s'étend depuis le ſeptentrion juſqu'au midi, forme pareillement un ſyſtême d'union, qui eſt le germe d'une domination abſolue & indépendante. Ce germe a pris racine, celle-ci pénetre tous les jours plus avant dans la terre, ſes fibres ſe multiplient & s'étendent, & par la vigueur naturelle de la végétation, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, elle pouſſe des branches & croît *occulto velut arbor ævo*, au plus haut degré de puiſſance qu'on ait jamais vue ſur la terre, à l'exception peut-être de la Chine. Les montagnes y ſont auſſi bien cultivées que dans aucun autre pays que ce ſoit, & les opérations progreſſives de l'agriculture y ſont auſſi variées qu'étendues. Ces contrées fourniſſent non ſeu-

lement à leurs habitans les choſes néceſſaires à la vie, mais encore *du ſurplus pour l'exportation.* Les articles qu'elles fourniſſent aux étrangers ſont le froment, les farines, l'orge, le vin, le chanvre, le ſuif, le lard, le ſucre, le cacao, les fruits, les confitures, la naphte, l'huile, le coton, &c. Les progrès de l'agriculture a même engagé les Indiens à cultiver les manufactures & le commerce qui ſont les ſources d'une circulation étendue. Les articles que ces contrées fourniſſent ſont des étoffes de coton pour les marins, des draps, des toiles, des chapeaux, des cuirs, ſurtout pour les ſouliers, des outils pour l'agriculture & les artiſans, en un mot, tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins des hommes.

A meſure que le commerce, la population & la culture des différentes provinces du royaume de Chili augmenteront, ce qu'ils ſont tous les jours, quoique lentement, les contrées qui ſont plus au nord fourniront auſſi leurs productions à celles qui ſont au couchant de l'Amérique méridionale, qui ſont habitées par une nation beaucoup plus nombreuſe, plus active, plus riche, & plus puiſſante que ne le ſont les Anglois dans l'Amérique ſeptentrionale, parce que ſa communication intérieure eſt beaucoup plus étendue, indépendamment du commerce qu'elle peut faire avec les Indes orientales.

Au cas que quelque accident empêche cette nation riche, qui n'a d'autre ſouci que celui de dépenſer ſon argent, de ſatisfaire ſa vanité, ſon luxe & ſes caprices; il n'y a aucun article

qu'elle ne puiſſe ſe procurer chez elle. Voyez maintenant ſi un pareil pays ne peut point ſe paſſer de l'Europe, pour les choſes dont il a beſoin, j'ajouterai, plus que l'Amérique ſeptentrionale. Les manufactures n'ont pas fait juſqu'à préſent de grands progrès dans cette derniere contrée, & ſelon toutes les apparences, il ſe paſſera encore quelques années avant qu'elles ayent atteint leur perfection. Quoiqu'elle ſoit plus dépendante de l'Europe, rélativement à ſes beſoins & à ſon commerce, que l'Amérique méridionale; cependant, comme le génie de ſes peuples eſt naturellement enclin à l'indèpendance, & que ſes vues politiques ſont plus ſaines & mieux ménagées, ſon indépendance a été le fruit de la pareſſe des ceux qui dormoient, & elle s'eſt ſéparée la premiere de l'ancien monde. L'Amérique méridionale, ſuivant le cours naturel des choſes, & vu la prudence lente & circonſpecte de ſa Métropole, ne ſera point réduite, ſelon les apparences, à ſe révolter avant le tems, comme l'a fait la ſeptentrionale. Tant que Roi d'Eſpagne continuera de gouverner ſes établiſſemens dans l'Amérique avec prudence & ſageſſe, comme il a fait juſqu'à préſent, un peuple indolent, faſtueux, ſuperſtitieux, peu accoutumé, & encore moins qu'on ne le penſe, à raiſonner ſur les ſyſtêmes de politique, reſtera ſoumis au gouvernement, & ſe conformera aux reglemens de commerce qu'il a fait, tant pour profiter de ces avantages, que pour jouir de la protection qu'il lui accorde. N'étant point d'un caractere à tenter la voye

des armes, il continuera de payer les taxes qu'on lui impoſe *à titre d'offrande.* S'il arrive jamais que le nombre des naturels du pays excede celui des Eſpagnols que la métropole y envoye en qualité de gouverneurs, de magiſtrats & de ſoldats, comme ces peuples éliſent leurs magiſtrats, qu'ils ont en main le pouvoir exécutif de tous les magiſtrats ſubalternes, qu'ils ſont les maîtres de choiſir dans leur corps ceux qui leur conviennent le plus, & *qu'ils ont entre les mains le gouvernement intérieur*, dont le Roi ne ſe mêle jamais; on doit regarder cette ſouveraineté que le monarque Eſpagnol exerce par l'entremiſe de ſes vice-rois, de ſes juges, de ſes audiences, de ſon clergé & de ſes troupes, quelque terreur qu'elle inſpire, comme extrêmement précaire, vu qu'elle n'a lieu qu'autant qu'ils veulent la reconnoître. Un pays auſſi vaſte que celui dont je parle, où l'on a fait de ſi grands grogrès dans l'agriculture & le commerce, & *dont l'accroiſſement en qualité d'état a été ſi rapide*, devient tous les jours trop grand pour pouvoir être gouverné par une puiſſance Européenne qui en eſt éloigné de quatre ou cinq mille miles. Quant à l'autorité qu'on exerce par la voye des armes, voici ce qu'en dit le Lord Verulam. » Il y a deux manieres de » s'aſſurer d'un pays d'une vaſte étenduc, l'une » par les armes de chaque province, l'autre en » employant celles des principaux états. Dans » ce dernier cas, on a coutume de déſarmer » les habitans des provinces. Voilà donc deux » dangers auxquels les états ſont expoſés, une » inva-

» invaſion étrangere, ou une révolte de la part » des ſujets. La nature des choſes eſt telle, que ces » deux rémedes ſont ſujets aux mêmes dangers, » *dans les cas où les provinces ſont éloignées.* Car » ſi cet état compte ſur les armes des provinces, » il eſt expoſé à une révolte ; & ſi c'eſt ſur les » armes qui le protegent, à une invaſion, à » cauſe de ſa foibleſſe ». J'ajouterai, *foible & inférieur à la puiſſance* intérieure de la province, qui ne peut manquer de dominer. Le gouvernement d'Eſpagne, de même que celui d'Angleterre, furent obligés d'annuller un réglement au ſujet de la perception de leurs revenus, parce qu'ils comprirent qu'ils n'étoient pas aſſez forts pour le faire exécuter, & ils le ſçavoient ſi bien qu'ils n'oſerent point en venir à une violence ouverte. Tout le monde ſçait encore que les démêlés entre les cours d'Epagne & de Portugal, au ſujet des limites des provinces qu'elles poſſedent dans le Breſil, ne vinrent que de ce qu'elles ne purent en venir à une pacification ſur cet article, parce qu'il ſe trouva dans ces contrées des puiſſances qui ne voulurent point acquieſcer aux déciſions d'un gouvernement, dont les loix n'ont aucune autorité, lorſqu'elles s'oppoſent à leur ſyſtême. Les puiſſances dont je parle ſous les miſſions du Paraguay. C'eſt exactement & préciſément le cas dans lequel ſe trouve le gouvernement d'Eſpagne, à l'égard des établiſſements qu'elle poſſede dans l'Amérique méridionale. Il me ſeroit aiſé de montrer, en décrivant la nature du pays, l'application de ſes habitans au travail,

l'état de leur communauté, qui a ſon fondement dans la nature, & en la comparant avec l'adminiſtration du gouvernement qui y eſt établi, & avec le génie des anciens Eſpagnols, des Créoles & des Indiens, que l'Amérique méridionale eſt trop puiſſante pour que l'Eſpagne puiſſe la gouverner; qu'elle eſt en état de ſe rendre indépendante, & qu'elle le faira dès qu'elle en trouvera l'occaſion. Si jamais cela arrive, cette révolte ne reſſemblera point à celle de l'Amérique ſeptentrionale. Celle-ci bâtiſſant ſur la domination qu'elle tient de la nature, a pris la forme d'une république *Démocratique* ou *Ariſtocratique*. La révolte de l'Amérique méridionale aura pour chef quelque génie entreprenant, qui pour ſe venger d'une injuſtice qu'on lui a faite, profitera de la diſpoſition des peuples pour fonder une monarchie puiſſante. Mais tout ceci n'eſt pas l'objet de mon mémoire, & en demanderoit un fort long. Je me bornerai donc aux opérations, dont l'objet eſt de former un état dans l'Amérique ſeptentrionale, autant qu'il peut intéreſſer & influer ſur le ſyſtême de l'Europe. J'ai prouvé ci-deſſus que cette puiſſance naturelle eſt fondée ſur l'union & la communication qui règne entre les habitans. C'eſt l'activité avec laquelle les hommes ſe civiliſent, qui contribue à l'accroiſſement d'un état.

Pour établir une juſte comparaiſon entre les progrès qu'a fait cet état vers ſon accroiſſement avec ceux de l'Europe, & ſe former une juſte idée d'un ſujet qu'on a très-peu compris juſ-

qu'ici, il convient d'examiner cette ardeur pour la civiliſation dans les ſources d'où elle eſt émanée dans l'ancien monde, de ſuivre ſes progrès, & de prouver qu'elle eſt encore défectueuſe, quoiqu'on regarde ce ſiécle comme extrêmement éclairé. Il faut encore la comparer avec les progrès & le but de cette ardeur pour la civiliſation qui a operé ſi rapidement dans le nouveau monde.

Lorſque les peuples de l'Europe commencerent à ſe civiliſer, & à ſortir de ce chaos de barbarie & d'ignorance, que les uſurpateurs du nord avoient répandues comme un déluge ſur la face de cette contrée, les miſſionnaires (*a*) que la cour de Rome envoya chez ces peuples ſauvages étoient comme autant d'aveugles qui veulent ſervir de guide à ceux qui voioient clair. Quelle lumiere, quelle liberté, quelle civiliſation pouvoit-on attendre ſous de pareils auſpices! Les inſtructions qu'ils leur donnoient, émanoient d'une ſource corrompue d'ignorance, laquelle ayant pour but de ſubjuguer l'eſprit, plutôt que de l'éclairer, étoit infiniment plus pernicieuſe que l'ignorance & la barbarie, dans laquelle ils étoient plongés. (*b*) Quant à la protection qu'ils leur accordoient, elle reſſem-

(*a*) Il eſt certain que ces miſſionnaires furent les premiers qui introduiſirent dans les contrées ſeptentrionales de l'Europe l'agriculture, les arts, & particulierement l'architecture gothique.

(*b*) Si ad fructum noſtrum referemus, non ad illius commoda, quem diligimus. Prata & arva & pecudum greges diliguntur illo modo, quod fructus ex iis capiuntur. *Cicero de Nat. Deor, lib. 2.*

bloit au ſoin qu'un fermier prend d'un troupeau dont il veut avoir la toiſon & la chair. Les inſtructions de ces maîtres ſe reſſentoient de l'autorité qu'ils avoient ſur des ſimples catéchumenes, *homines dedititii*. Leur ſavoir étoit purement didactique, & non point *inductif*, comme celui de la nouvelle philoſophie & du nouveau monde. Il conſiſtoit en des maximes & des principes, qu'ils ne ſe donnoient pas la peine d'expliquer, mais qui a force d'être repetés, devenoient des opinions, & formoient un ſyſtême, dont la certitude n'étoit fondée que ſur l'habitude qu'on s'en étoit faite. Le peuple ne jouiſſoit des connoiſſances qu'il avoit qu'à titre *de ſervitude*, & il ne lui étoit pas permis d'en profiter. On l'inſtruiſoit par force & malgré lui, on le corrompoit par le mauvais exemple, & on l'épuiſoit par un travail dont il ne tiroit aucun profit. Telle fut dans ſon origine la civiliſation en Europe.

Pour connoître les deux lignes des progrès qu'elle a fait dans l'ancien monde & dans le nouveau, il faut en tracer une troiſieme, qui ſoit droite, & voir le rapport que les deux premieres ont avec elle.

Le premier pas à faire vers la civiliſation eſt l'application à l'agriculture, parce qu'elle fournit aux beſoins d'une ſocieté naiſſante. Les ſoins qui ſuivent, ont pour objet le vêtement, le couvert & la fabrique des outils les plus néceſſaires. Vient enſuite le commerce, par le moyen duquel les hommes ſe procurent réciproquement les choſes dont ils ont beſoin, & lorſque ceux-ci ſont remplis, on échange le

ſuperflu contre des articles qu'on ne trouve point dans le pays. Les individus aſſurés de pouvoir fournir à leurs beſoins par l'échange du ſuperflu qu'ils peuvent ſe procurer par leur travail, font uſage des forces & de l'eſprit qu'ils ont, pour perfectionner ce qu'ils ont inventé. Il ſe forme bientôt des ouvriers & des manufacturiers. La communauté ayant fait les progrès que je viens de dire, il en reſulte un ſuperflu général, qui excede non ſeulement ſes beſoins, mais encore ceux des individus & que l'on échange contre des articles des commodités & de luxe, que le local & le climat de cette communauté ne produiſent point, ce qui devient la ſource d'un commerce très-vaſte & très-étendu. C'eſt là le ſecond pas de ce progrès.

Comparons maintenant, rélativement à cette ligne, l'origine & les progrès de la civiliſation dans l'ancien & le nouveau monde.

L'eſprit militaire qui ſe répandit une ſeconde fois dans l'Europe, diviſa ſes habitans en deux claſſes, l'une des guerriers, l'autre des eſclaves, & les individus, chacun dans ſa claſſe, furent diſtingués par le rang qu'ils tenoient & par des noms différents.

La culture des terres fut le partage de ces derniers, hommes malheureux, attachés ſervilement à la glèbe, ſans être propriétaires des terres qu'ils cultivoient à la ſueur de leurs fronts, hommes dégradés comme les troupeaux qu'ils élevoient. Leurs perſonnes, leur travail, les productions de leurs champs leur étoient indifférents. Quand même ils auroient été inſpi-

rés, car ils n'étoient point inſtruits, ils étoient ſans motifs pour aſpirer à ſe perfectionner. Ceux même, qui étoient émancipés juſqu'à un certain point, & qui étoient les maîtres de leurs perſonnes, gémiſſoient ſous le poids des tailles, des impôts & des taxes, qu'ils payoient ſans aucune repugnance pour s'exempter d'être enrollés dans les troupes, & n'être point aſſujettis aux exactions des officiers civils, qui leur faiſoient quitter leur travail pour les employer au ſervice de leurs Seigneurs & de leurs Souverains, & leur enlevoient ſans pitié leurs beſtiaux, leurs outils & leurs meubles. Leur oppreſſion étoit telle, que ceux d'entre eux qui avoient le plus d'eſprit & d'intelligence, avoient à peine le tems de manger & de dormir. Dans le cas où ces derniers, par leur perſeverance & leur induſtrie étoient aſſez heureux pour augmenter leurs récoltes & leurs troupeaux, & ſe procurer quelque ſurplus, on leur défendoit de le vendre & de le porter aux marchés, à l'exception de ceux que leurs Seigneurs leur indiquoient, dans la vue d'abſorber leurs profits & le ſurplus qu'ils s'étoient procuré; auſſi ne s'en mirent-ils plus en peine. Il arrivoit quelquefois que des accidents & des ſaiſons extraordinaires le leur procuraſſent contre leur attente, mais quelquefois auſſi ces mêmes accidents les en privoient, & faiſoient rencherir les denrées. Ces Seigneurs étoient ſi peu intelligents, qu'ils ne leur vint jamais dans la penſée. „Que celui „qui veut avoir ſuffiſamment de quoi pourvoir „à ſes beſoins, doit ſe procurer les choſes dont „il manque, & même quelque choſe de ſur-

» plus ». Ce proverbe étoit dans la bouche de tout le monde, & ils auroient dû le connoître.

Cela fut cauſe que l'agriculture, dans cette partie du monde, reſta pendant pluſieurs ſiécles dans un état de langueur. Elle ſemble vouloir aujourd'hui dans quelques contrées de l'Europe faire quelques pas vers la perfection; mais ils ſont ſi lents, que ce n'eſt que dans quelques ſiécles qu'on peut en attendre le ſuccès. L'Angleterre en eſt peut-être exceptée; encore le fermier y eſt il opprimé de la maniére la plus criante & la plus injuſte.

Les travaux en bois, en fer, en pierre, en cuir, devenus des occupations abjectes, étoient abandonnés aux eſclaves. Ces artiſans n'étoient proprement que des outils dont ſe ſervoient les maîtres les plus ignorants & les plus arrogants qu'on eut jamais vus. Ils n'oſoient faire aucune expérience, ni rien innover dans leur façon de travailler. Ils n'auroient tiré aucune recompenſe, ni aucun profit de leurs ſuccès, & on les eut chatiés, s'ils n'avoient point réuſſi. Auſſi les vit-on reſter pendant pluſieurs ſiécles dans leur premier état de barbarie.

Lors de la ligue Anſéatique & des autres changemens qui arriverent dans le commerce, les Souverains, qui voioient depuis longtems avec envie, mais qui n'avoient jamais compris le profit qu'on peut tirer des manufactures, commencerent à encourager leurs ſujets, & à inviter les étrangers à en venir établir chez eux, qu'ils voulurent, par un effet de leur politique, ſe mêler de diriger eux-mêmes. La

civiliſation prit alors un eſſor, mais qui ne dura pas longtems. L'état abject dans lequel cette politique jalouſe & inſenſée tint ces manufacturiers, les réglemens ſéveres & impraticables qu'ils firent, les génerent au point, que leur travail ſe ralentit. La même politique, qui les avoit engagés à encourager les manufactures, & à les mettre en œuvre plutôt qu'il ne faloit, non point à leurs dépens, mais à la ſueur & aux dépens de ceux qui y étoient employés, fut cauſe qu'ils les aſſujettirent à quantité de droits, qui opprimerent l'agriculture. Non contents de ces réglements, qui n'étoient propres qu'à abattre l'eſprit & les forces de ces pauvres ouvriers, ils exercerent un autre genre de cruauté, dont le mérite même ne fut point exempt. Si ces ouvriers avoient aſſez d'eſprit ou d'adreſſe pour perfectionner leurs ouvrages, ces tyrans, au lieu de les recompenſer ou de permettre qu'ils ſe procuraſſent eux-mêmes la récompenſe de leur travail, la regardoient bien moins comme de gens utiles à la ſociété, que comme des inſtrumens propres à ſatisfaire leur avarice, & à remplir leurs coffres, & les détenoient en qualité de priſonniers d'Etat; au moyen de quoi l'artiſte ſe trouvoit réduit à un état pire que l'eſclavage, & d'autant plus affligeant pour lui, qu'il étoit tout à la fois l'effet de l'ingratitude & de l'oppreſſion. Cette conduite fut cauſe que les manufactures ne firent plus aucun progrès. Quoiqu'il n'en falut pas d'avantage pour ralentir l'émulation, ils firent encore d'autres réglements pour aſſujettir les

divers articles de manufacture à des droits multipliés. Il y en avoit pour la ſortie des mains de l'ouvrier, pour le tranſport, pour la vente, pour le retour, ſoit qu'il fût en argent, ſoit qu'il fut en marchandiſes. Le but de cette politique étoit de mettre dans les coffres du Souverain tout ce que l'ouvrier avoit fait de profit, & de ne lui laiſſer que ſa ſubſiſtance, au lieu de le laiſſer circuler, ce qui auroit tourné à l'avantage de la ſociété.

Tous les encouragemens étoient pour la vente ; il n'y en avoit aucun pour les achats. Le vœu des Souverains étoit pour l'exportation des marchandiſes, parce qu'ils comptoient ſur une importation conſidérable d'argent, dont ils vouloient s'approprier la plus forte partie. Le but de leur légiſlation en fait de commerce, étoit de le porter à ſa derniere perfection. A meſure que ces idées & ces maximes s'invétererent, ils conçurent l'idée d'un commerce politique, & joignant le myſtere de celle-ci à celui du commerce, ils s'érigerent en légiſlateurs de ce dernier. Delà, les priviléges excluſifs pour certains articles de manufacture & de commerce, les monopoles, l'interdiction des pêches, ces incongruités, tant dans la théorie que dans la pratique, auxquelles il a plû aux politiques commerçans de donner le nom de balance dans le commerce, quoiqu'elle ne ſoit qu'une pure chimere. Delà ces artifices inſenſés qui rendirent les importations & les exportations reſpectives preſque impraticables, les défenſes qu'ils firent là-deſſus, les taxes, les impôts, les droits

d'aubaine & mille autres extravagances dont il eſt impoſſible de donner le détail. Ayant ainſi, par des vuës intéreſſées, dérangé l'ordre des prix, établi une fauſſe balance, & s'étant interdit tout commerce entre eux, ils furent obligés de former au loin des établiſſemens chez des peuples barbares dans l'eſpoir de profiter de leur ignorance, & de leur vendre leurs marchandiſes à un prix exhorbitant. Delà ces traités de commerce à des conditions inégales, avec ceux de leurs voiſins, ſur leſquels ils ont pris un aſcendant, & enfin l'établiſſement des colonies, dans des pays lointains & incultes, qui, comme autant de fermes, qui ont chacune des productions particuliéres, rapportent un bénéfice excluſif à la métropole. Delà les plus extravagantes idées, que l'avarice & l'ambition ayent jamais ſuggeré; l'envie de ſe faire de l'Océan un domaine excluſif, & d'en prétendre la poſſeſſion & l'empire. Voilà, comment, faute de s'en rapporter aux lumiéres naturelles, de voir & de traiter les choſes comme elles ſont, pour avoir renverſé l'ordre qui doit regner dans la ſociété, les facultés naturelles que les hommes pouvoient employer d'une maniére avantageuſe à cette même ſociété, l'ordre & les établiſſements, ou, pour mieux dire, la liberté, qui contribue plus que toute autre choſe à la grandeur & à l'accroiſſement des Etats, n'ont plus fait de progrès. C'eſt ainſi que la civiliſation a gémi ſous l'oppreſſion, & que le flambeau du génie s'eſt éteint. Ceux qui étoient inſtruits, qui ſe piquoient de raiſonner, & qui

avoient la direction des syſtêmes politiques établis, regarderent cette matiére comme une choſe connue de tout le monde, ne s'en occuperent plus, & regarderent le syſtême qu'ils avoient adopté comme dicté par la ſageſſe même. L'autorité qu'ils prirent, ſoit qu'ils parlaſſent en qualité de politiques ou de philoſophes qui étoient perſuadés de ce qu'ils diſoient, fut cauſe qu'ils n'examinerent plus rien, & qu'ils ne chercherent plus à perfectionner les choſes. S'étant fait une habitude méchanique de penſer & d'agir conformément aux syſtêmes établis, les raiſonnements qu'ils firent ne tendirent qu'à leur faire employer des moyens impropres pour parvenir au but qu'ils ſe propoſoient. Ils firent tous leurs efforts pour cacher leur ignorance, & donner du crédit à leurs raiſonnemens. Au lieu de s'en tenir aux vérités qui pouvoient contribuer à un travail utile, à la civiliſation, à la population, à l'opulence, à la puiſſance & aux intérêts réels de leur patrie, ils s'amuſerent à donner une nouvelle forme aux syſtêmes qui étoient établis depuis longtems, & à faire de nouveaux réglemens, pour ſoutenir un ſujet qui n'étoit plus de miſe. Cependant, comme on ſuit encore l'ancien syſtême, les partiſans de l'autorité ſouveraine s'étudient tous les jours à faire revivre les anciennes maximes, à inventer des fables & des cas pour concilier les anciens établiſſemens, & la conduite qu'ils tiennent, avec les faits, la vérité & ce que le beſoin a introduit dans la pratique. S'il ſe trouve quelqu'un aſſez oſé, pour rompre cette ſub-

ordination ſpirituelle, & introduire quelque vérité ſpèculative ou pratique qui heurte les opinions reçues, on le mépriſe comme un aventurier en un viſionnaire, ou bien on l'écraſe comme un homme préſomptueux, inquiet, turbulent, dangereux, qui ne cherche qu'à troubler l'état.

Tel eſt l'eſprit de civiliſation qui regne dans l'Europe, ou dans l'ancien monde. Il arrivera peut-être bientôt un tems & des évenements, qui engageront ceux qui la gouvernent, à examiner & à réformer les anciens réglemens qui la tiennent en captivité, à lui rendre la liberté qui lui eſt naturelle. En attendant que cela arrive, jettons un coup d'œil du côté du couchant.

Tous ceux qui habitent dans l'Amérique ſont libres, & quiconque le déſire eſt naturaliſé. Ils peuvent vivre comme il leur plait, choiſir la profeſſion qui leur convient, & donner carriére à leurs talens. A couvert des violences qui peuvent leur enlever ce qui leur appartient, ils ſont les maîtres de leur perſonnes, de leur raiſon & de leurs actions; & s'ils exercent un travail, eux ſeuls en récueillent le fruit. Dans un pays tel que celui-ci, où on laiſſe au génie la liberté d'employer tous ſes reſſorts, & à l'homme celle de ſe procurer les biens & les honneurs auxquels il aſpire, on voit regner une application conſtante dans tous les individus; tout eſt en action; tout eſt animé; l'eſprit s'aiguiſe; l'ame s'élève. La connoiſſance qu'il a fallu prendre des affaires pour

la conduite de la vie, a donné à ces peuples un goût pour les recherches, qui forme leur caractère distinctif & qu'on ne trouve pas ailleurs, si ce n'est dans quelques anciennes Républiques dont le gouvernement est le même. Ce goût pour les recherches, cette envie de s'instruire, devient un ridicule selon les objets auxquels elle se porte; mais appliquée aux affaires, soit du gouvernement, soit du commerce, elle est un talent précieux & utile. Il suffit de connoître ces peuples, pour voir *qu'ils sont tous animés*, si je puis user de ces termes, *par l'esprit de la nouvelle philosophie.* Leur vie n'est qu'un cours d'expériences: du continent qu'ils habitent, ils observent dans l'Europe jusqu'où l'esprit humain peut atteindre; & semblables à des jeunes aiglons qui suivent le vol de leur mere, ils font le premier essai de leurs ailes, & prennent ensuite leur essor.

Il n'y a rien dont on fasse moins de cas dans l'ancien monde, que de la sagesse d'un homme qui n'a point de fortune, & cependant la sagesse de celui qu'elle a favorisé, ne consiste que dans l'opinion qu'on en a. Le bon sens d'un malheureux n'est ni le sçavoir ni les connoissances qu'on puise dans les livres, mais une connoissance fondée sur la nature & sur les faits. Dans l'Amérique, on prise les lumieres & non l'homme: *Elle est la patrie des malheureux.* Cette contrée étant entierement différente de l'ancien monde, & ceux qui l'habitent ne se ressentant, ni des coutumes, ni des exemples, ni de la perversité de ceux qui s'arrogent le

droit de les gouverner, ils raiſonnent, non ſur ce que l'on dit, mais ſur ce qu'ils voient & qu'ils ſentent. Ils n'agiſſent que conformement à ce que la nature leur dicte, ils ne font pas un pas qu'ils ne ſachent où il doit les mener, & ne ſuivent d'autre route que celle que la nature & la vérité leur ont montrée. Toute méthode leur convient; ils ſçavent qu'ils peuvent recourir à l'expérience; ils le ſçavent, & perſonne ne leur enleve l'honneur des découvertes qu'ils ont faites. Ils tâtent le ſol, ils jugent le climat, & demandent à l'un & à l'autre ce qu'ils croient pouvoir en obtenir de plus avantageux. Cet eſprit *d'induction* fait qu'ils ont trouvé une infinité de cultures, qu'aucune autre nation n'a ni entrepriſes ni ſoupçonnées. Ils ont non ſeulement en abondance ce que leur propre conſommation exige; mais encore un ſuperflu dont ils approviſionent les iſles de l'Amérique ſeptentrionale. L'Europe elle-même en a profité pour beaucoup d'articles. Elle en a tiré du poiſſon, du froment, des farines, du riz, du tabac, de l'indigo, des bois de conſtruction, des olives, des oranges, des vins, & pluſieurs autres articles qu'ils doivent à leur expérience dans l'agriculture.

Si l'on conſidére les premieres opérations de cet eſprit de civiliſation, il nous paroîtra reſſembler à un enfant attaché au ſein du pays qui l'a vû naître, de même qu'un enfant l'eſt à celui de ſa mere. Les habitans, lorſque rien ne les diſtrait, *ſont naturellement portés à l'agriculture*; ils ſont tous cultivateurs,

ils ne ſçavent que manier la bêche & conduire la charruë, & quoiqu'ils ne connoiſſent que le ſol qu'ils habitent, leur eſprit ne développe pas moins toutes ſes facultés; il s'élève à méſure que ces connoiſſances augmentent; (*a*) & bientôt on voit des guerriers, des politiques, des philoſophes ſortir du fond de leurs retraites agreſtes, de même qu'une plante s'éleve du ſein de la terre auquel on en a confié le germe.

Indépendamment de l'agriculture, les Américquains excellent dans la fabrique des outils, & dans la conſtruction des machines. Privés du ſecours qu'ils devoient trouver dans ces inſtrumens de leurs travaux, ils ont été livrés à leurs propres reſſources, je veux dire, à l'expérience, & ils ſont venus à bout de les forger eux-mêmes. Une culture différente demande des changemens dans les outils qu'on employe. Cet eſprit d'analiſer ainſi les machines, & d'en juger par les effets qu'elles opérent, au lieu de s'en tenir aux anciennes, qui ſont la plûpart mal faites & d'aucun uſage, a contribué à perfectionner cette branche de connoiſſance, ſi bien qu'on trouve aujourd'hui dans le nouveau monde plus d'inſtrumens & des machines d'un genre nouveau, qu'il ne s'en fit jamais dans l'ancien, dans le même eſpace de tems. Je pourrois en citer pluſieurs de très-in-

(*a*) Ce que je dis ici n'eſt point un portrait fait à plaiſir; il eſt fait d'après nature, & les choſes ſont naturellement telles que je les répreſente.

génieuſes, indépendamment de celles dont l'uſage eſt journalier.

L'Amérique ne s'eſt encore adonnée, ni aux arts, ni aux manufactures, parce qu'elle a trouvé chez elle des productions, dont l'échange lui procure à meilleur compte qu'elle ne pourroit le faire, tous les objets que les arts & les manufactures fourniſſent. Comme ce qu'on y donne de travail ne pourroit pas ſuffire pour l'exportation, les momens que la terre ne demande point, ſont conſacrés aux ouvrages de premiere néceſſité que le pays conſomme. Lorſque les campagnes auront autant de cultivateurs qu'elles en exigent, & que la claſſe des ouvriers ſera trop nombreuſe, alors, comme il n'y a point de loix qui aſſignent à un homme une profeſſion plutôt qu'une autre, qui lui ôte le choix de l'endroit où il lui plait de l'exercer, qui fixe le prix de ſon travail, qui mette des bornes à ſes entrepriſes, & qui l'oblige à mourir de faim dans un endroit, tandis qu'il peut ailleurs faire uſage de ſes talents, & ſe rendre utile au public, qu'il n'y a dis-je, aucune de ces loix oppreſſives, injuſtes, & deſtructives, & que la civiliſation eſt portée au point que j'ai dit, on verra les manufactures s'établir, ſe perfectionner & ſe répandre avec une rapidité inconcevable.

Quoique l'ardeur des les Amériquains pour la civiliſation ne le porte à employer aucun moyen faux & artificiel, contraire à l'ordre naturel des choſes & incompatible avec ſes premiers effets, qui

qui ſont le travail, pour hâter l'établiſſement des manufactures, dans un tems où la ſociété n'eſt point encore en état d'en profiter; cependant elles ſe perfectionnent tous les jours aſſez pour leur procurer un ſuperflu qui circule & fait que ce dernier augmente conſidérablement. Ces ſuperflus accumulés des productions de la terre & de la mer, ſans qu'il ſoit beſoin de manufactures, mettent les Amériquains en état de faire un commerce conſidérable. Le poiſſon, le froment, la farine, le riz, le tabac, l'indigo, les beſtiaux, les viandes-ſalées, ſont des objets qu'ils trouvent chez eux, & qu'ils envoyent, tant en Europe, qu'en Afrique & dans les iſles de l'Amérique.

Ce qu'ils ont d'habileté dans les arts qui tiennent de l'agriculture, ils l'ont également dans la conduite de leur commerce & dans la conſtruction de leurs vaiſſeaux. Leurs chantiers ne ſont pas ſeulement occupés pour leurs propres navigateurs, ils le ſont encore pour ceux des iſles de l'Amérique, & de l'Angleterre, & bientôt, s'ils continuent de même, ils en fourniront à l'Europe à bien meilleur compte qu'elle ne peut le faire dans quelque endroit que ce ſoit.

C'eſt par de tels progrès que leur commerce, par le moyen de la conſtruction, & malgré les entraves qu'on lui avoit données, s'eſt accru & a acquis de l'activité, & que les Amériquains ſont devenus une puiſſance conſidérable.

L'objection qu'on a faite à ce que je viens de dire de l'accroiſſement du commerce de

l'Amérique, me fournit l'occaſion de parler d'une autre ſource à laquelle elle doit ſon aggrandiſſement. On prétend qu'elle a toujours eu du déſavantage dans la balance de ſon commerce ; que ſon or & ſon argent ont toujours paſſé dans des mains étrangères, & que privée de ces métaux précieux, ſon commerce néceſſairement borné dans ſes progrès, ne peut devenir de longtems une ſource abondante de richeſſes. Il eſt certain, en premier lieu, que l'Amérique, opprimée & gênée par mille entraves, a trouvé pendant qu'elle étoit diviſée en pluſieurs provinces, une opulence dans ſes cultures, qui lui a procuré un commerce étendu & une marine conſidérable. Il n'y a pas une maxime plus fauſſe & plus trompeuſe, quoiqu'elle ait été adoptée, même par des nations commerçantes, que de vouloir juger de la balance générale des profits d'une nation par le ſort d'un ſeul article, les *métaux précieux*. Sur le pied où eſt aujourd'hui le commerce, cette *monnoye métallique* eſt auſſi néceſſaire pour aller aux marchés, qu'aucun autre article que ce ſoit ; mais dans la circulation générale, elle va toujours chez ceux qui la mettent au plus haut prix ; & ſi par une circonſtance imprévue, un peuple, qui ne fait circuler chez lui que de l'or & de l'argent, vient à en avoir un beſoin ſubit ; le voilà dans la néceſſité d'en donner ce plus haut prix. Dans ce cas, l'importation de l'argent qui ſe fait chez lui, eſt à ſon égard la preuve d'une balance déſavantageuſe, tandis que l'exportation de ce même argent eſt celle

d'un avantage réel pour le pays qui le lui a fourni. On peut dire, en jugeant de la balance du commerce, par l'importation & l'exportation de l'or & de l'argent, que l'Angleterre a dans plusieurs cas le désavantage de la balance, & qu'elle est en faveur des nations qui attirent chez elles l'argent qu'elle a. L'importation qui se fait de l'argent en Angleterre, sera, ou le moment des soldes des comptes rendus ou l'effet du transport qui s'en fait comme d'un article de commerce en compte courant. Dans l'un & l'autre cas, l'importation ne pourra pas être la preuve d'une balance avantageuse. Profitant de la nature de son gouvernement & de l'étendue de son commerce, l'Angleterre a établi chez elle un *Papier-monnoye*, dont le crédit lui fait trouver à point nommé les sommes dont elle a besoin. Si cette ressource lui manquoit, il faudroit qu'elle attirât les métaux chez elle par les grands bénéfices qu'elle accorderoit : alors l'importation en deviendroit considérable. La donnera-t'on pour une preuve de l'avantage de sa balance. Que le crédit de ce *Papier-monnoye* soit l'effet d'une balance avantageuse, alors le peuple qui jouit de cet avantage, peut mettre en réserve son or & son argent, & même en faire dans son commerce un article d'exportation. Enfin qu'il survienne une augmentation de valeur dans le numéraire, & l'Angleterre en a eu l'exemple dans le renouvellement de ses monnoyes, qui procura un bénéfice sur les anciennes aux étrangers qui les lui importoient, alors il se faira une nouvelle importa-

tion de métaux. Il entrera beaucoup d'or & d'argent, non comme la ſolde des comptes, mais comme des articles, ſur leſquels le bénéfice eſt aſſuré pour celui qui les envoye. Le fait eſt, que dans ce tems-là, on fit paſſer en Angleterre pour des ſommes immenſes de ces monnoyes anciennes; mais on ne prit pas cette importation pour un avantage dans la balance de ſon commerce.

En appréciant celui d'un peuple par la fauſſe maxime de l'importation des métaux, on a toujours ſuppoſé le déſavantage du côté des Amériquains; mais le fait eſt, que le gouvernement, *profitant du crédit que la nation récevoit de ſes progrès ſucceſſifs, & de l'amélioration de ſon commerce*, a eu la politique d'établir pour des ſommes conſidérables de *Papier-monnoye*. Il peut ſe faire à la vérité que ſon immenſe quantité le faſſe tomber, cela ſe peut, je l'avoue; mais les premieres conſéquences ne ſont pas moins juſtes, parce qu'il a eu ſon effet. Les Amériquains (*a*) ont donc pu épargner leur or & leur argent auſſi bien que les Anglois; ainſi, ce qu'on a pu exporter d'or & d'argent, n'eſt pas une preuve que la balance ſoit contre eux. Ils avoient beſoin pour l'agriculture, le commerce & la guerre, non du ſecours de ces métaux, mais d'un nombre in-

(*a*) Je ſuis informé que l'Amérique a en caiſſe plus de trois millions de livres ſterling, qui ſeront employées auſſitôt que le *Papier-monnoye* ſera tombé.

Note de l'Editeur.

fini d'articles qu'ils ſe procuroient par l'échange de leur or & de leur argent, après en avoir réſervé ce qui leur étoit néceſſaire. On voit donc que ce qu'on allégue pour montrer la foibleſſe de l'Amérique (*a*), prouve au contraire les progrès conſidérables de ſa puiſſance.

Jugeant donc de l'Amérique par les progrès qu'elle a fait dans l'agriculture, les arts & le commerce, & par les principes de civiliſation qui conviennent à un territoire immenſe, dont la communication eſt généralement libre, j'oſe aſſurer que l'Amérique ſeptentrionale a acquis & acquiert tous les jours, d'un pas continu & accélcré, un degré d'agrandiſſement, dont l'Europe n'a jamais fourni d'exemple.

J'ajouterai, que lorſque l'on conſidere la population progreſſive de l'Amérique, qui eſt la ſuite du bonheur dont elle jouit, on ne peut s'empêcher d'avouer que cette bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens, *ſoyez fé-conds, multipliez vous, rempliſſez la terre & ſoumettez-là*, a eu chez elle ſon plein & entier effet. Dans l'Amérique, on regarde comme un bonheur d'avoir des enfans. En Europe, au contraire, où une malheureuſe politique intéreſſée a rendu ſteriles, non ſeulement des contrées fertiles, mais encore fermé les ſources de la population, on peut dire, en gémiſſant,

(*a*) Il ſeroit à ſouhaiter que l'Angleterre, qui voit un fétu dans l'œil de ſa ſœur, fit attention à la poutre qu'elle a dans le ſien, & prévit les ſuites que peut avoir ſon *Papier-monnoye*

Note de l'Editeur.

que cette premiere malédiction » *je multiplierai* » *tes angoiſſes, tu enfantera avec douleur*, » a eu ſon accompliſſement. Le malheureux état d'un pays & d'un peuple, qui a fait regarder la fécondité comme un ſujet de chagrin & de peine, & les enfans comme un fardeau, a ralenti les progrès de la population. La crainte d'avoir une nombreuſe famille qu'on ne ſçait comment faire ſubſiſter, à cauſe de la pauvreté à laquelle on eſt réduit ; de mettre au monde des enfans, dont l'état ne différe en rien de celui des eſclaves, a banni toute idée d'un mariage, dont les fruits devoient cauſer tant de chagrin (*a*). Dans l'Amérique ſeptentrionale, les enfans ſont la richeſſe & la force de leurs parens, & *heureux eſt celui qui en a beaucoup*. Comme la nature & les cauſes de cette population étonnante, ont été amplement diſcutées, & démontrées dans un ouvrage intitulé: *Obſervations ſur l'accroiſſement de l'eſpèce humaine & la population des états*, &c. Je renvoye ceux qui voudront pouſſer la comparaiſon plus loin à ce petit Traité, & je vais confirmer ce que j'ai dit de la population de l'Amérique ſeptentrionale, par des exemples pris de ſon accroiſſement actuel.

(*a*) Magnum quidem eſt incitamentum, tollere liberos in ſpem alimentorum, majus tamen in ſpem libertatis, in ſpem ſecuritatis.

Plin. Paneg. 1. §. 27.

La Baye de Maſſachuſet avoit en

1722 . . . . 94000 habitans.
1742 . . . . 164,000.
*1751 . . . . 164,484.
1761 . . . . 216,000.
1765 . . . . 255,000.
1771 . . . . 292,000.
1773 . . . . 300,000.

La colonie de Counecticut avoit au commencement de la dernière guerre & de celle-ci, en

1756 . . . . 129,894.
1774 . . . . 257,356.

On obſervera que les étrangers ne ſont point venus groſſir ce nombre; que les guerres l'ont d'abord diminué, enſuite les émigrations qui ſe ſont faites vers le couchant, & dans d'autres provinces : cependant 18 ans après, la population y étoit preſque double. Je vais, pour ſatisfaire la curioſité du lecteur, rapporter un exemple de fécondité extraordinaire dans une famille du Counecticut, Marie Loomis, ou Loomax, née à Windſor, dans le Counecticut l'an . . . . . 1680.

Epouſa Jean Buel de
Lebanon l'an . . . . . 1696.
Et mourut à Litchfielden . . 1768.

---

* *NB.* La petite vérole & la guerre cauſerent cette année une dépopulation conſidérable.

Deſcendants qu'elle laiſſa à ſa mort.

Enfans.	Petit fils.	Arriere petits fils.	4e. Génération.
10	75	231	19

Morts avant elle.

3	26	42	3
13	101	274	22

Total des deſcendans qui vivoient lorſqu'elle mourut. 336

Qui moururent avant elle. . . . 64

Total des enfans qui n'aquirent. . 410

La Province de la nouvelle York,

1756 . . . . 96,776.
1771 . . . . 168,007.
1774 . . . . 182,251.

Dans la Virginie.

1756 . . . . 173,316.
1764 . . . . 200,000.
1774 . . . . 300,000.

Dans la Caroline méridionale.

1750 . . . . 64,000.
1770 . . . . *115,000.

* Ce nombre eſt moindre que l'actuel, la plus grande population ayant eu lieu dans les contrées ſituées dans l'intérieur du pays, qui n'étoient point alors compriſes dans cette province.

Dans la Colonie de Rhode-iſland.

1730 . . . . 15, 302.
1748 . . . . 28, 439.

Comme il n'y a jamais eu de milice reglée, ni de rôle dans la Penſylvanie, qui pût mettre ceux qui le tiennent de ſavoir au juſte la population de cette province, on l'a eſtimée à peu près en ſpéculation. On y a conduit pendant longtems beaucoup d'irlandois & d'étrangers dont j'ai la liſte. Cependant, comme pluſieurs ſont ſortis de la province, & ont été s'établir dans d'autres, après y être arrivés, ou après que le tems de leur ſervice a expiré, je crois que l'accroiſſement de la population a été dans la même proportion que dans les autres provinces & dans les autres colonies. J'oſe même aſſurer que dans le tems que j'y étois, elle avoit augmenté dans la même proportion que celles de la Baye de Maſſachuſet & de la Virginie. La ville de Philadelphie s'eſt accruë très promptement à cauſe de ſon commerce, ainſi qu'on va le voir.

Cette ville avoit en		maiſons.
habitans depuis 16, 000 à 18, 000.	1749	2076.
	1753	2300.
31, 318 à 35000	1760	2969.
	1769	4474.

On fit au commencement de la guerre de 1754 & 1755, différentes évaluations de la population du continent. Les plus exagerées la firent monter à un *million & demi.* Ceux qui

ne donneront rien à la ſpéculation, & qui la firent d'après les rôles, à un million deux cent cinquante mille ames.

Le dénombrement que l'on dit avoir été fait par le congrés de 1774, la fait monter à 3,026,618, mais lorſque je conſidere que le rôle d'après lequel on a fait cette évaluation, differe dans pluſieurs articles de celle que j'ai fixée, comme ſûre, je ſuis perſuadé qu'on a beaucoup donné à la ſpéculation. Un autre dénombrement qui a été fait après deux ou trois années de guerre, le porte à 2,810,000. Ce que je vais dire, eſt plutôt fondé ſur une évaluation de ma façon, que ſur un fait authentique, car je n'ai jamais vû les rôles des provinces; cependant, lorſque je compare ce que je vois avec ce que j'ai vû autrefois, je croisque le calcul le plus exact eſt celui qui porte la population de l'année 1774 à 2,141,307. Ainſi en dix-huit ou dix-neuf années, dont ſept ont été paſſées en guerre, on voit une population d'un million deux cent cinquante mille ames s'accroître de près d'un million d'habitans.

C'eſt là une preuve très ſenſible que la ſociété de l'Amérique s'accroît avec une rapidité dont il n'y a jamais eu d'exemples en Europe.

J'ajouterai que ces habitans ne ſont point des hommes inutiles, *fruges conſumere nati*, mais que le ſyſtême du Gouvernement, dès ſon origine, a été d'enrôler tous ſes ſujets comme autant de ſoldats (il faut en excepter la Penſylvanie) & en a formé 535,326, ce qui fait le quart, à l'exercice des armes. Ils ne

forment point une classe distincte de citoyens, & ne font point des armes leur unique profession. Ils demeurent unis à la société, & forment une garde nationale, toujours prête à la défendre. Je suis persuadé que cette milice, toute nombreuse qu'elle est, paroîtra ridicule aux officiers généraux de l'Europe, mais l'expérience a démontré qu'elle devient par son union à la société une défense bien plus réelle & plus efficace pour la nation. Cette milice est un membre organisé du corps qu'on peut conserver en tout tems, même en tems de guerre moyennant un peu plus de nourriture. La grandeur & la force véritable d'un état consistent » en ce que la profession des armes soit celle » de ses membres, & non pas l'occupation » d'une classe particuliére de citoyens ». Je ne puis mieux finir cette partie du raisonnement que je viens de faire, qu'en rapportant ce que le Lord Verulam, aussi grand politique, que philosophe, dit sur le même sujet. » La véri- » table grandeur d'un état consiste dans sa po- » pulation, dans la valeur des individus qui le » composent, & dans la constitution militaire » de la société, dont la nature est telle que » la profession des armes est celle de tous les » membres intéressés à sa défense, plutôt que » celle d'une classe particuliére de citoyens ».

Quelque étendue que puisse avoir la base de cette société, quelques progrès qu'elle ait fait dans la civilisation, quelque crédit, quelque puissance qu'elle ait acquis par l'activité de de son commerce, quelque force que lui procure le genie militaire des membres qui la com-

poſent, elle n'eſt qu'un vain phantôme, ſi elle n'eſt point animée par le gouvernement. Un état n'acquiert de l'accroiſſement, qu'autant que celui qui le gouverne, anime ce corps organiſé, & dérige la volonté des membres qui le compoſent.

Un empire a beau étendre ſa domination, ſi l'eſprit du gouvernement eſt foible & borné au point de ne pouvoir concilier & animer les parties éloignées qui le compoſent, réunir leurs volontés & s'aſſurer de leur obéiſſance, *conſenſus obedientium*, ſon étendue, loin de contribuer à ſon accroiſſement, ne ſert qu'à le retarder, & à hâter ſa ruine. Si un pareil état ſe trouve dans le cas d'avoir beſoin du ſecours des provinces éloignées, comme il n'a pas aſſez de vigueur pour leur inſpirer ſon eſprit, & leur faire ſentir que l'obéiſſance qu'il exige d'elles eſt l'effet de leur union mutuelle, il eſt obligé d'avoir recours à la force; mais comme il eſt impoſſible qu'une force naturelle interne agiſſe contre elle-même, le gouvernement ne ſçauroit l'employer dans pareil cas, & il eſt forcé d'avoir recours à une force étrangere. Mais comme il s'en faut beaucoup que les forces qu'il envoye dans ces provinces éloignées, quelque ſupérieures qu'elles puiſſent être, ſoient comparables à leur force interne, elles ne peuvent qu'aliener leur eſprit, & le porter à ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance. Lorſque ce cas arrive, les domaines d'un empire qui n'étoient point trop grands, parce qu'on ſçavoit les gouverner, & qui étant animés du même eſprit, contribuoient à ſon accroiſſe-

ment, ſe trouvent trop étendus, lorſqu'on a l'imprudence d'employer la force ouverte. Voyons maintenant ce monde ſéparé par la fatalité dont je viens de parler de l'empire d'Angleterre dont il étoit ci-devant un membre organiſé; voyons-le maintenant ſur le *pied d'un état indépendant, qui a pris ſon rang parmi les nations de la terre*; ſur le pied, dis-je, d'un empire, que le même eſprit de gouvernement éclaire dans toutes ſes parties, depuis le centre juſqu'aux extrémités, & dont les membres n'ont qu'une ſeule & même volonté avec lui. On verra, ainſi qu'on l'a toujours obſervé, que la participation de conſeil eſt ſuivie d'une ſoumiſſion univerſelle réciproque. Le gouvernement eſt informé de l'état & de la condition des provinces les plus éloignées; &, comme celles-ci concourent elles-mêmes à la légiſlation, elles ſont également inſtruites des motifs du gouvernement dans les meſures qu'il prend. En payant les contributions, elles ſe regardent comme ayant établi l'impôt. Cette opinion ſeule fait la force du gouvernement, & l'aſſure du conſentement de ceux qui lui obéiſſent (*conſenſus odedientium*), ſans lequel il n'y a point d'empire durable. Cette obéiſſance contribue à l'étendue & à la ſtabilité de l'empire, quelque étendue qu'ait ſa domination.

Tel peut avoir été l'eſprit de l'empire Britanique, pendant que l'Amérique en faiſoit partie, & tel eſt aujourd'hui celui du nouvel empire de l'Amérique depuis qu'elle s'eſt ſépa-

rée de la Grande Bretagne. Sa vie eſt à la vérité ſujette à pluſieurs maladies dangereuſes ; mais il eſt jeune & fort, & par conſéquent en état d'y réſiſter, & même de les ſurmonter. Semblable au jeune Hercule, il étouffera les ſerpens dès ſon berçeau. Qu'il s'éleve ; ſes forces croiſſant à meſure qu'il avancera en âge, on le verra bientôt dans toute ſa vigueur.

La grandeur de ſa puiſſance eſt certaine. Il n'eſt point de ſpéculateur qui ne puiſſe en donner le préſage. Un eſpace de mille lieuës, le met à l'abri des coups de ſes ennemis. De l'autre côté du globe, il jouit de la paix la plus profonde. Né de la terre, c'eſt un géant, qui va déployer ſes forces, & que les puiſſances rivales de l'Europe couvrent à ſa naiſſance de leurs ſoins maternels, juſqu'au tems où il n'aura plus rien à craindre.

Lorſqu'un état eſt fondé ſur une baſe auſſi étenduë que l'eſt l'union qui regne dans le territoire du nouveau monde, que ſa communication eſt animée par un eſprit de civiliſation pareil au ſien, que la vie des membres qui le compoſent eſt employée à des entrepriſes, des expériences & des découvertes qui enrichiſſent l'agriculture, de nouvelles productions de la terre, qui en font un des greniers de l'ancien monde, qui trouve dans ſes pêcheries une ſource de richeſſes plus abondante, que ne le peuvent être les mines du Potoſi, où le génie de l'obſervation découvre pour ſes beſoins des machines nouvelles ; où les arts, les ſciences, la légiſlation, la politique inſtruiſent les habi-

tans ; où la population ſe multiplie autant que les grains ſur la terre ; où la conſtitution militaire ſe forme & s'éleve *comme un jeune lion* ; où un commerce étendu fait l'aliment de ſa navigation ; où toutes les parties de ce territoire immenſe ſont réunies ſous une même loi pour former un ſeul empire ; lorſque je compare l'état d'un pareil gouvernement avec celui des puiſſances de l'Europe, & même du genre humain entier, je crois pouvoir en conclure, ſans offenſer ces puiſſances, que l'Amérique eſt devenue trop conſidérable, pour qu'aucun ſouverain puiſſe ſe flater de la réduire ; que le gouvernement de l'Amérique ſeptentrionale eſt trop bien affermi dans les mains de la ſociété qui le compoſent, pour que d'autres s'en chargent, ou le lui enlevent, & que ſes milices, quelque mépriſables qu'elles paroiſſent aux Européens, ſont trop fortes, & trop bien diſciplinées, pour pouvoir les ſoumettre à une diſtance de mille lieuës.

Qu'on interroge un aſtronome, & qu'on lui demande ſi un ſatellite, venant à acquérir aſſez de poids pour balancer l'équilibre de ſa planete, pourroit être retenu par quelque puiſſance que ce fut de la nature, dans l'orbite qui lui eſt naturelle, il vous répondra que non. Qu'on demande à un pere de famille, ſi ſon fils, arrivé à l'âge où le corps & l'eſprit ont acquis toute leur vigueur, peut être encore tenu en tutele, traité & corrigé comme un enfant, il ſera faché qu'on lui faſſe une pareille queſtion, il tachera de l'éluder, & vous ré-

pondra que non. Cependant, ſi l'on interroge un politique Européen, qui ne connoit les choſes que par des ouï-dire, qui ne penſe que par habitude, & qui s'imagine qu'elles doivent reſter comme elles ont été, ſi l'Amérique ſeptentrionale, parvenue par un intérêt diſtinct & indépendant dans ſon économie & dans ſon commerce, à l'accroiſſement & à la puiſſance où on la voit, reſtera dans la dépendance & ſous la domination d'un des états métropolitains, qui ſont de l'autre côté du globe, il vous répondra hardiment qu'elle ſera dépendante; il vous alléguera mille mauvaiſes raiſons, quoique les faits ſoient ſous ſes yeux & lui démontrent le contraire. On a vû dans tous les tems, & l'on voit encore aujourd'hui des politiques, qui, au lieu de chercher dans des faits qui exiſtent, ce qui en peut être la cauſe, *ne s'occupent qu'à en inventer & en forger qui s'adoptent à leurs raiſonnemens favoris.* Cependant la vérité prévaut, & l'évenement prouve que les choſes ſont telles qu'on l'a dit.

Je n'ai point deſſein d'établir ici la preuve d'un fait dont l'évenement eſt incertain, mais ſeulement d'en montrer les conſéquences. Peu nous importe que ces faits exiſtent & qu'ils ayent leurs effets. Les événemens qui ſe préparent, ſoit qu'on y faſſe attention ou non, ſoit qu'on ait la prudence de les faire entrer dans le ſyſtême de l'Europe, ſoit qu'on les mépriſe, n'en auront pas moins leur cours à cauſe de la vigueur des cauſes naturelles, qui agiſſent ici dans toute leur étendue. Ces cauſes produi-

produiront leurs effets, & l'Europe ne tardera pas à en ſentir le contre-coup dans toutes les parties de ſon économie politique & de ſon commerce. Le miniſtre peut bien prévoir leur exiſtence, mais il ne ſçauroit empêcher leurs opérations. Embrouiller les affaires de ſa Cour, eſt tout ce qui eſt en ſon pouvoir; mais s'il conſulte ſon devoir, ou l'intérêt de ſon Souverain & de ſes ſujets, il prendra les meſures qui conviennent aux circonſtances préſentes.

La premiere choſe qu'il doit conſidérer, eſt l'influence que l'indépendance de l'Amérique, & ſa puiſſance navale lui donneront ſur le commerce, lequel éprouvera des changemens, qui s'étendront ſur le ſyſtême politique de l'ancien monde.

On n'a point encore oublié la ligue Anſéatique, non plus que le ſuccès étonnant qu'elle dût à la poſſeſſion dans laquelle elle étoit des principaux objets du commerce & à ſa navigation, qui comprenoit les principales riviéres de l'Europe. Ayant ainſi attiré à elle tout le commerce de cette partie du monde, elle forma des matelots & une marine, qui la mit en état de ſe procurer l'alliance des puiſſances, & même de leur commander. Si l'on conſidere encore que cette ligue étoit compoſée de pluſieurs villes ſéparées les unes des autres, diſperſées dans des états différens, & qui n'avoient entre elles qu'une union artificielle, & les progrès de la puiſſance qu'elle acquit malgré tous ces déſavantages naturels, par le moyen de ſon commerce, de ſa marine & de ſa politique

dans toute l'Europe, on verra que celle de l'Amérique ſeptentrionale a des fondemens infiniment plus ſolides; & que n'ayant point à ſurmonter les mêmes difficultés, elle doit faire des progrès plus rapides, & ſe procurer un commerce preſque univerſel, & la plus nombreuſe marine de l'univers. Si la ligue Anſéatique, qui n'étoit dans l'ordre politique qu'un corps imaginaire, a pu s'élever à un ſi haut dégré de puiſſance, ſans autres avantages que ceux d'un commerce étendu & d'une navigation conſidérable; ſi, compoſée de villes ſéparées par la nature & unies ſeulement par la foi des traités, elle a pu devenir un grand corps politique, qui ne devoit la vie qu'aux bons reglemens qu'il avoit fait, & ſon aſcendant dans les guerres & les traités, qu'à la puiſſance dont elle jouiſſoit, combien la grandeur future de l'Amérique ſeptentrionale n'eſt elle pas plus aſſurée? La nature a mis la moitié du globe entre elle & ſes rivales. Les terres de ſa domination ſont diſpoſées pour la communication la plus avantageuſe, que le commerce & une confédération ſolide puiſſent déſirer, & ſon commerce eſt aujourd'hui preſque univerſel. A meſure que les forces de la ligue Anſéatique s'accrurent, le Danemarc, la Suede, la Pologne, & même la France, rechercherent ſon alliance, en lui offrant leur protection, le voile commun de l'orgueil des ſouverains. L'Angleterre, qui venoit de tourner ſes vnës du côté du commerce, & qui commençoit à y faire des progrès rapides, fit auſſi des traités

avec elle. L'Amérique verra de même tous les Souverains de l'Europe rechercher ſon amitié, & ſuivre l'exemple que la Maiſon de Bourbon vient de leur donner. Appuiée ſur une baſe auſſi ſolide & s'élevant ſous de tels auſpices, on peut déjà dire d'elle ce qu'on a dit autrefois de Rome : *Civitas, incredibile eſt memoratu, adeptâ libertate, quantum brevi creverit.*

J'annonce ce *qui peut arriver d'après ce qui s'eſt paſſé*, afin qu'on ne m'accuſe point de raiſonner en viſionnaire.

Dans le cours de la guerre que l'Amérique ſoutient aujourd'hui, tous les ſouverains de l'Europe, ou du moins les puiſſances maritimes, ſuivant l'exemple des plus conſidérables d'entre elles, s'adreſſeront les uns après les autres aux Etats unis de cette contrée pour être admiſes à leur commerce, & convenir des conditions reſpectives. Alors, l'Amérique, devenuë l'arbitre du commerce, pourra être encore la médiatrice de la paix & donner le ton aux affaires politiques de l'univers, ainſi que les provinces unies des Pays-Bas le firent en 1647.

Si l'Amérique ſeptentrionale ne perd point de vuë la grandeur, à laquelle la nature ſemble l'appeller ; & ſi les alliances, qu'elle a contractées en Europe ne ſont pas des piéges tendus pour la faire échouer, & l'engager dans des démarches oppoſées au ſyſtême qu'elle a adopté ; elle doit obſerver, que ſéparée de l'Europe par des mers immenſes, *ſeule dans un vaſte continent, détachée de l'ancien monde,*

libre dès lors de n'en point épouſer les intérêts embrouillés, de ne point entrer dans ſes diſputes, & de mépriſer les inutiles intrigues de ſa politique, en un mot, ſans ennemis, ſans rivaux, & jamais dans la néceſſité de rechercher ſes alliances, elle doit tenir pour regle: 1°. Qu'il eſt contraire à ſes intérêts & à la nature de ſon exiſtence d'avoir aucune liaiſon de politique avec l'Europe, ſi ce n'eſt rélativement au commerce & d'entrer dans ſes querelles & dans ſes guerres. 2°. Elle doit obſerver, que ſon plus grand intérêt eſt d'être la ſource commune des approviſionnemens de l'Europe, & qu'en conſéquence ſes ports doivent être ouverts à toutes les nations, & enfin, qu'elle doit faire enſorte que l'ancien monde ſoit le marché commun de ſes exportations. Il ſeroit par conſéquent contraire à ſes intérêts de former des liaiſons particuliéres avec quelques puiſſances à l'excluſion des autres.

Si l'Angleterre eut conſidéré que ſa proſpérité étoit attachée au ſort de l'Amérique, elle auroit abandonné ſes projets de conquête & ne ſe ſeroit occupée que d'un traité de commerce, capable de lui aſſurer la continuation de ſa fortune. Si, avec plus de modération, elle vouloit encore y donner un peu d'attention, elle reconnoîtroit, qu'elle peut continuer le commerce qu'elle y faiſoit, & en tirer les mêmes bénéfices, quand même les deux pays ſeroient auſſi indépendans l'un de l'autre que l'Eſpagne & la France le ſont entre elles, y ayant beaucoup d'articles, qu'elles ſeules peuvent ſe donner avec des avantages réciproques.

Ce que je dis ici eſt fondé ſur leur genre de vie, & ſur leurs mœurs actuelles.

Je laiſſe à la deſtinée des royaumes à décider de ces petits intérêts particuliers. Je ne conſidére dans ce mémoire que les ſuites que doit avoir cette combinaiſon générale d'évenemens.

La premiere, qui, ſelon toute probabilité humaine, deviendra tôt ou tard le principe fondamental de l'Amérique, doit être de rendre tous ſes ports libres pour toutes les nations du monde indiſtinctement, & d'inſiſter pour la réciprocité avec celles qu'elle admettra à ſon commerce. Si elle n'oublie point ſa nature, elle fera de cette réciprocité la baſe de tous ſes traités de commerce.

En s'attachant ſtrictement à ce principe, ſes habitans deviendront avec le tems les pourvoyeurs du monde entier; & à moins que les différentes puiſſances de l'Europe ne s'ouvrent mutuellement leurs ports, l'Amérique ſeule y viendra; & ſuivie de tous ces avantages, elle y fera les bénéfices les plus conſidérables.

Dès le moment que le commerce de l'Amérique ſeptentrionale ceſſera d'appartenir à une ſeule des puiſſances de l'Europe, où les articles qu'elle a de ſurplus, eſſuient mille ſortes de monopoles, ces derniers paſſeront librement dans les marchés de l'ancien monde, & y feront baiſſer à un taux commun le prix des mêmes articles. Les fourrures de l'un & de l'autre continent y entreront en concurrence par la ceſſation des ventes excluſives. La Suéde a

ſouvent aſpiré à vendre excluſivement ſes fers & les autres articles néceſſaires à la marine ; & plus d'une fois l'on a mis au nombre des hoſtilités, qu'elle commettoit contre l'Angleterre, les moyens qui étoient les plus propres pour empêcher ce monopole ; ce qui a déterminé le Parlement d'Angleterre à accorder des primes pour les articles que ſes colonies de l'Amérique ſeptentrionale lui fourniroient. Les ſujets des Etats unies, admis dans les marchés de l'Europe, en concurrence avec ceux de la Ruſſie, y feront tomber cette eſpèce de monopole ; car les Ruſſes, par la conquête de la Livonie, & les progrès de leur civiliſation, y ſont encore les maîtres de cette branche importante de commerce. L'Europe trouvera de très grands avantages dans ſes liaiſons avec l'Amérique ; leur premier effet ſera de mettre l'abondance dans ſes marchés & de modérer les prix ; & l'Angleterre, qui a perdu le monopole qu'elle y faiſoit, trouvera dans cette concurrence le même avantage qu'elle tiroit d'un monopole, qui lui coûtoit très cher, en primes & en frais de protection.

La conſtruction des vaiſſeaux & l'art de la navigation ont fait tant de progrès chez les Amériquains, qu'ils peuvent conſtruire & naviguer à meilleur compte que les Européens, ſans en excepter les Hollandois, malgré toute leur économie. L'Amérique entrera en concurrence avec ces derniers pour le fret des vaiſſeaux & l'article du poiſſon dans tous les marchés de l'Europe.

Le riz & le bled, dont les Amériquains auroient déjà approvisionné les marchés Européens, si l'Angleterre n'en avoit point arrêté l'exportation, feront tomber l'agriculture en Espagne, en Portugal, & peut-être même en France, si la politique de ces royaumes n'en fait point changer les réglemens & l'économie intérieure.

Les articles, que l'Amérique a fournis seule jusqu'à présent, & que l'Europe reçoit avec avidité, assurent à ses habitans l'avantage du commerce pour cet objet, & les mettent dans le cas de faire des assortimens plus complets & plus avantageux.

Le poisson de rebut, la farine, le maïs, les viandes-salées, les bestiaux &c., & les bois de construction seront transportés par des vaisseaux Amériquains aux isles des Indes occidentales. Ces mêmes vaisseaux iront en Afrique chercher des négres, qu'ils échangeront dans ces isles contre les Melasses. Ils porteront encore des productions de ces mêmes isles. Tous ces avantages réunis leur donneront constamment la supériorité dans cette partie du monde, si leurs entreprises, en fait de commerce s'y renferment.

Pour ne pas insister plus longtems sur les effets du commerce de ce nouvel empire, je dirai, en un mot, que le bon marché de leurs articles, le peu de frais du transport, la vente avantageuse qu'ils feront de leurs vaisseaux, les foibles bénéfices dont leurs marchands se contentent, feront nécessairement

baiſſer les prix de ces mêmes articles, obligeront les marchands Européens à ſe réduire ſur leurs bénéfices, & occaſionneront des réformes économiques dans la culture & le tranſport des articles que l'ancien monde récolte. J'ajouterai, que la politique que les Américains auront de rendre leurs ports libres & de s'ouvrir les marchés de l'Europe, l'attention qu'ils auront de garder la neutralité dans les guerres, & la multiplicité de leurs entrepriſes dans toutes les contrées du globe, obligeront toutes les nations de l'Europe à changer de vuës & à ſe faire un nouveau ſyſtême de commerce.

Mais un peuple, maître d'un grand empire dans un continent, où il eſt ſeul, ſouffriroit-il ſur ſes propres confins un monopole ſemblable à celui de la compagnie de la Baye d'Hudſon, lorſqu'on l'a vû tenter un paſſage au nord-oueſt pour les Indes orientales, dans le tems où il gémiſſoit encore ſous l'oppreſſion? Des hommes, qui ſe ſont ouvert le commerce de la Baye de Honduras, de celle de Campéche, & du golfe du Mexique; qui ont été juſqu'aux iſles de Falkland, pour la ſeule pêche de la baleine, s'arrêteront-ils au Cap Horn? Ne doubleront-ils pas le Cap de Bonne-Eſpérance; & feront-ils longtems à ſe montrer dans la mer du ſud & ſur les côtes de la Chine? Les Hollandois, qui n'ont aucun droit ſur les iſles des épices, les y auront pour rivaux; ces hommes entreprenans les leur diſputeront & employeront contre eux, pour s'en emparer, les

mêmes argumens que les ſept provinces unies ont employés contre Portugal.

Ses liaiſons conſtantes avec l'Europe donneront à l'Amérique une célebrité qui la faira connoître dans toutes les parties du monde, autant que la premiére l'a été juſqu'ici : des voyages continuels de l'un à l'autre continent, lui fourniront des obſervations ſur les vents, les courans de l'océan atlantique & leurs contrariétés : les routes mieux connues ſeront abrégées, & chaque jour les deux hémiſphéres ſembleront ſe rapprocher. La crainte qu'ont les ouvriers, les payſans, & même les gentilshommes Européens de ſe tranſporter dans une contrée auſſi éloignée que l'Amérique, une fois diſſipée, les réflexions qui les empêchoient d'abandonner leurs domiciles, n'auront plus lieu ; les avantages qu'ils eſpereront trouver dans le nouveau monde ſe préſenteront à leur eſprit, & les émigrations deviendront générales. Il n'y a qu'une politique aſſez ſage pour faire trouver en Europe les mêmes douceurs, ou en Amérique qu'une politique aſſez bizarre pour y faire trouver les maux, auxquels ils vouloient ſe ſouſtraire, qui puiſſent s'y oppoſer.

Le Créateur de l'univers a placé un Cherubin avec une épée flamboiante, qu'il brandit de tous côtés, & qui rencontre les hommes dans tous les endroits par leſquels ils veulent paſſer, même après leur mort. A moins que les Potentats de l'Europe n'employent le même moyen pour empêcher leurs ſujets d'abandonner leurs états, il s'en trouvera une infinité qui

paſſeront dans le nouveau monde. Ceux, dont l'eſprit eſt plus entreprenant, & qui ont les vuës les plus utiles, s'y tranſporteront les premiers, & y trouveront leur fortune. Il y a longtems que les opérations de la banque ont appris aux hommes d'état, que les propriétés, & ſurtout l'argent, ſont auſſi libres que leurs maîtres ; & quant aux émigrations dont le commerce fournit encore les moyens, il n'y auroit pour les empêcher dans les gouvernemens de l'Europe, qu'un retour abſolu à la tyrannie féodale, qui retint les hommes à la chaîne, & qui interdit aux étrangers l'approche de leurs territoires. Les Souverains de l'Europe, qui connoiſſent ces émigrations, & les effets qu'elles produiſent, doivent ſentir qu'elles ſont une augmentation de poids qu'on ajoute à la balance, & un avantage de plus pour le nouveau monde.

Voilà le point de vûe ſous lequel l'auteur de ce Mémoire enviſage l'état actuel des choſes, rélativement à l'Europe & à l'Amérique, d'après ſes réflexions & ſa propre expérience. Tels ſont, ſelon lui, les événemens qui doivent arriver, lorſque l'on compare ces deux mondes rélativement aux cauſes qui contribuent à la grandeur & à l'accroiſſement des états. Il ne ſe mêle point de raiſonner là-deſſus, & ſoumet humblement ſes réflexions à ceux qui ont le pouvoir en main, & qui connoiſſent les effets qui doivent réſulter de ces rapports des choſes, qui ſont qu'elles s'attirent réciproquement. *Legeſque & fœdera rerum* forment

le nouveau ſyſtême. Il n'eſt pas aſſez peu verſé dans les affaires du monde pour pouvoir prouver ces vérités pratiques. Il connoit l'influence que les faux principes, les fauſſes maximes, & les opinions particuliéres ont ſur l'eſprit du public, & que les hommes veulent juger par eux-mêmes de preuves & des démonſtrations les plus évidentes. La politique, qui ne ſaiſit que les chimères dans la ſublimité de ſes penſées, & l'homme du monde dont l'eſprit eſt aſſervi par une expérience menſongère, mille fois pire que l'ignorance, ne ſont capables, ni de raiſonner ni d'entendre ce qu'on leur dit. Si quelques individus conviennent des faits qu'on leur allégue, & prévoyent les effets qui doivent en réſulter, il y en a un plus grand nombre d'autres qui ne ſe rendent qu'à la conviction la plus évidente. Quelque mauvais que ſoit un ſyſtême, les nations ne le quittent qu'avec lenteur, lorſque l'habitude & le tems l'ont affermi. L'habitude leur tient lieu d'expérience, & l'autorité de vérité.

Lorſque des effets contraires, qui s'oppoſent conſtamment & uniformément à l'activité de l'erreur, auront fait ſoupçonner aux hommes que *l'ancien ſyſtême eſt défectueux*, & que voyant deux vaiſſeaux cingler ſur l'océan, ils connoitront par expérience que l'un marche mal & ne fait que dériver, parce que ſes voiles ſont mal diſpoſées, & que l'autre avance à vûe d'œil parce qu'il manœuvre mieux, lors, dis-je, que voyant ces effets contraires, ils en feront l'application aux différens ſyſtê-

mes de l'ancien & du nouveau monde, ils entendront alors raiſon, ils ſe rendront à la vérité, & la nature agira avec toute les forces dont elle eſt capable. A moins que cela n'arrive, que les Européens ne changent de façon de penſer, & ne prennent une autre tournure d'eſprit, ils regarderont tous les raiſonnemens qu'on peut faire comme des viſions & les preuves qu'on leur allégue comme des rêves creux & des impoſtures.

Les Souverains de l'Europe, qui ayant adopté les ſyſtêmes de leurs miniſtres, & qui jugeant des choſes ſelon les lumiéres qu'ils leur ont données, ont mépriſé la jeuneſſe imbécile de l'Amérique, dédaigné ſes liaiſons, & réfuſé d'unir leurs intérêts aux ſiens, voyant le ſyſtême de ce nouvel empire s'établir ſur les ruines de l'ancien, en détruire toutes les maximes, en anéantir tous les réglemens, appelleront alors leurs miniſtres & leurs ſages, & leur diront: „Venez donc pour maudire ce peuple, „parce qu'il eſt plus fort que moi. Leurs miniſtres ſe tairont, & l'eſprit de vérité leur répondra: „Comment maudirai-je celui que „Dieu n'a pas maudit? Comment déteſterai-„je celui que le Seigneur ne déteſte point? Je „le verrai du haut des rochers, je le conſidé-„rerai du haut des collines: ce peuple habi-„tera tout ſeul, & ne ſera pas mis au nombre „des nations". L'Amérique eſt ſéparée de l'Europe, elle reſtera ſeule; elle n'aura aucune liaiſon avec les politiques de l'Europe, & ne ſera pas miſe au nombre des nations.

Ceux, au contraire, qui auront conſulté leurs miniſtres, pour leur repréſenter les choſes telles qu'elles ſont, & les traiter en conſéquence, exigeront d'eux, qu'ils puiſent leur ſyſtême dans la nature, au lieu de rendre leurs ſujets malheureux & d'obliger la nature à adopter le leur. Ceux, qui dans ces circonſtances & dans cette ſituation formeront avec elle les liaiſons, ſi non les plus promptes, du moins les plus certaines, parce qu'elle forme un état indépendant, un marché & un port ouvert à toute l'Europe & à qui celle-ci doit ouvrir les ſiens, deviendront les dominateurs de l'Europe, en régleront la deſtinée, & ſeront comme le centre où tous les intérêts viendront aboutir.

L'Angleterre eſt la ſeule de toutes les puiſſances de l'Europe, qui ſoit appellée à tous ces avantages; elle ſeule ſympathiſe avec l'Amérique. Ce ſont les mêmes mœurs, la même langue, la même façon de penſer, le même amour national, qui a ſa racine dans le cœur & n'en eſt point encore effacé. La rupture même de l'Amérique conſpire à les rapprocher. Si l'Angleterre, n'affectant point d'être ce qu'elle n'eſt plus, veut traiter les Amériquains, & tous les autres hommes comme ils méritent de l'être, elle peut encore conſerver dans le commerce & la navigation l'aſcendant qui lui échappe, au lieu de l'ombre d'un grand nom

Magni nominis umbra

dont elle ſe pare aux yeux de l'univers, elle

peut conſerver ſon crédit parmi les autres puiſſances de l'Europe. Elle ne le faira point, & quoique abattue ſous la main d'un Dieu vengeur, elle ne verra, ni les ſources de ſon bonheur, ni celle de ſa proſpérité.

Au contraire, la France, dont l'exemple ſera bientôt ſuivi, s'eſt empreſſé de reconnoître les Etats unis, & a cimenté avec eux une alliance dont les conditions ſont parfaitement égales. Elle s'éleve, par cette démarche, de l'humiliation politique à laquelle étoit réduite, à l'aſcendant que ſes vainqueurs laiſſent échapper.

Jamais puiſſance n'a montré plus de réſolution & de ſageſſe, que l'Amérique au moment où elle a fait cette alliance avec la France. Jamais état n'a montré autant d'art, de politique & d'adreſſe que la France, en la contractant ſous des conditions qui laiſſent aux autres puiſſances la liberté de faire un traité ſemblable.

Peut-on ſuppoſer que les autres Etats verront le commerce de l'Amérique, que les Anglois faiſoient à l'excluſion de tous les autres peuples, devenir libre ſans vouloir le partager? Ils le voudront certainement, *& voilà déjà un changement qui commence à s'effectuer dans le ſyſtême de l'Europe.*

Le commerce général de l'Europe & de l'Amérique ſeptentrionale peut ſe former de deux maniéres; ſavoir par l'effet d'autant de traités particuliers, qu'il y aura de nations commerçantes, avec des réglemens & des tarifs que l'on ſera de tems à autre, ou celui

d'un traité avec toutes les puiſſances maritimes, ſoit avant qu'elles s'engagent dans la guerre de l'Amérique, ſoit au moment où l'on conclura la paix. On conviendroit d'une part dans un congrès de la liberté des ports de l'Amérique, & de l'autre de celle des marchés en Europe. On y fairoit auſſi des réglemens de commerce & de navigation rélatifs aux circonſtances, & qui ſeroient communs à toutes les nations indiſtinctement. Ils auroient pour objet, 1°. de prévenir les monopoles, ce qui changeroit eſſentiellement le ſyſtême du commerce, au grand avantage de tous les ſouverains. Le but de ces réglemens ne ſeroit pas ſeulement d'établir les rapports qui doivent exiſter entre l'Amérique & l'Europe, mais encore les intérêts reſpectifs des nations intervenantes, dont la poſition ſe trouveroit néceſſairement changée par ce nouveau ſyſtéme.

Les Amériquains ſe ſerviront dans leur commerce de leurs propres vaiſſeaux, *ils reclameront la liberté de l'occéan, comme un bien commun; ils n'admettront dans la navigation d'autres regles que celles qui ſont préſcrites par le droit des gens.* Ils demanderont que les ports ſoient ouverts, non ſeulement à leurs marchandiſes, de quelque part qu'elles viennent, mais encore à leurs vaiſſeaux, comme étant une partie inſéparable de leur commerce. L'Amérique étant devenue un port libre à l'Europe, ſes habitans y apporteront non ſeulement les productions qui leur ſont propres, mais encore celles qui leur ſont communes avec l'ancien

monde. Ils exigeront la même liberté pour les articles qu'ils auront travaillés chez eux ; & en outre, comme ils embraſſeront dans leur commerce toutes les régions où leurs vaiſſeaux pourront aborder, ils y prendront, outre les objets qu'ils conſomment, ceux encore qu'ils pourront échanger avec les peuples qu'ils fréquenteront. Ils demanderont auſſi la liberté du commerce pour les articles étrangers, de même que pour ceux qui leur ſont particuliers. Quelques états s'y refuſeront d'abord ; mais voyant ceux qui y auront acquieſcé recevoir des avantages conſidérables du bon marché de leurs approviſionnemens & de leurs articles de commerce, ils ſeront bientôt forcés d'y accéder pour leurs propres intérêts & pour conſerver leur rang dans le monde commerçant. Quand même les Amériquains ne deviendroient point les maîtres du commerce par la maniére dont ils le feront, par la conſtruction de leurs vaiſſeaux, & par l'habilité de leurs matelots, il n'y aura pas moins une révolution dans le ſyſtême de l'Europe.

On peut ajouter à cela que les productions de l'Amérique coûtent moins au cultivateur que celles de l'Europe : les entrepriſes maritimes s'y exécutent auſſi à moindres fraix, & ſes habitans ſeront par conſéquent les ſeuls qui pourront fournir l'Europe leurs propres articles : ils les apporteront dans les marchés & y joindront pour aſſortiment ceux, qui leur ſeront communs, mais qu'ils pourront fournir avec la même facilité. Si les puiſſances de

l'Europe

l'Europe ne conviennent point entre elles d'une liberté auſſi abſolue dans leurs ports reſpectifs, les Amériquains y trouveront un avantage infiniment plus conſidérable que les autres.

La maniére dont les Amériquains fairont leur commerce, ne ſera pas utile à eux ſeuls, elle le ſera encore aux nations, avec leſquelles ils auront des liaiſons, indépendamment de la facilité que l'on trouvera pour traiter avec eux, leur activité ſe communiquera, & on adoptera leurs procédés. La tournure particuliére de leur caractère, que j'ai répréſentée ci-deſſus, l'ardeur qu'ils ont pour les découvertes, leur donnent cet eſprit de recherche qui deſcend dans les plus petits détails, qui perfectionne tout, & qui en affaires forme l'habileté du négociant, qualité qui eſt fort rare chez les Européens. Ils connoiſſent non ſeulement les marchés de l'Europe; ils en étudient les beſoins, la maniére d'y négocier, & la valeur de chaque objet. Ils s'attachent particulierement aux articles de manufacture & de culture propres à chaque pays. Ils veulent connoître, mieux que ceux même qui les vendent, leurs établiſſemens, les travaux qu'elles exigent, le prix de la main-d'œuvre, & les bénéfices qu'on peut y trouver. Cet eſprit de curioſité, joint à leur activité dans le commerce, leur fait connoître à l'inſtant tous les articles qui leur manquent, & le met en état de ſe paſſer des facteurs & des marchands étrangers.

Un peu avant la guerre entre l'Angleterre & l'Amérique, on a vû, à ce qu'on m'a dit,

des négocians de cette contrée, ſur-tout de la Penſylvanie, venir s'établir en Angleterre, uniquement pour être les facteurs de leurs compatriotes. Auſſitôt arrivés, ils ont été aux manufactures de *Bermingham*, de *Wolverhampton*, de *Sheffield*, d'*York*, de *Lancaſtre*, de *Liverpool*, de même qu'à celles qui ſont au couchant, avec leſquelles ils ont ouvert ſur le champ un commerce direct avec les Amériquains. Leur activité & leur eſprit de recherche paroîtront également dans toutes les entrepriſes qu'ils formeront avec l'Europe, partout où ils auront la liberté de commercer.

On trouvera peut-être que la liberté qui leur ſera accordée, deviendra contraire au commerce de l'ancien monde en général, & ſur-tout aux particuliers; mais on ſe trompe; elle ſera au contraire le bonheur général. La concurrence devenant plus univerſelle, les bénéfices ſeront plus partagés, & l'induſtrie ſera plus encouragée dans tous les rangs. Lorſque commerce eſt tout entier entre les mains d'un marchand, celui-ci, non point en tant que tel, mais par la nature du commerce même, veut des profits immenſes, & écraſe l'acheteur. Pour les rendre plus conſidérables, il opprime l'ouvrier, dont il diminue le ſalaire; & par une telle conduite, il parvient à acquérir des richeſſes immenſes, qui ſont la ſource du faſte & de la vaine magnificence qu'il étale. Le public ébloui par ces exemples de fortune rapide qu'on fait dans le commerce, ne s'apperçoit pas que cette magnificence de prince

eſt l'effet du découragement de l'induſtrie, qui le prive d'une infinité d'articles dont il ne peut abſolument ſe paſſer. » Malheur au pays où » les marchands ſont des princes, & les princes » des marchands ». Le marchand aſſuré de trouver un gain conſidérable dans le peu qu'il vend, en porte moins aux marchés, & trouve ſon intérêt à le faire, parce qu'il rencherit ſes denrées & ſes marchandiſes, ſous prétexte qu'elles ne s'y vendent point, & profite du gain des ouvriers. Que le commerce ſoit libre, qu'il admette l'Amérique dans ſa concurrence, l'abondance qui s'y trouve oblige le marchand à réduire ſes profits, & à s'en contenter. Alors l'acheteur & l'ouvrier ſe rapprochent & ſe connoiſſent. Le premier épargne, & le ſecond reçoit un ſalaire proportionné à ſon travail. Les demandes deviennent plus conſidérables, l'induſtrie plus générale, les profits plus également partagés; les ſucs nourriciers circulent dans les plus petits vaiſſeaux, vivifient la ſociété, & la font croître à vuë dœil.

Si ces faits ſont vrais; ſi la repréſentation que j'en fais eſt conforme à la nature, & ſi ces événemens s'accompliſſent, l'eſſentiel n'eſt pas de tracer aux marchands le plan de conduite qu'ils doivent ſuivre; mais il importe d'avertir les miniſtres des différens gouvernemens de l'Europe, au cas que le changement dont je viens de parler arrive, d'être en garde contre les diſcours du négociant. A l'entendre, le commerce languira, parce qu'il n'y aura plus le même luxe, le même étalage de richeſſes.

Qu'ils portent leurs regards ſur les marchés, dans les ports, ils y verront l'abondance. Qu'ils examinent, ſi les matiéres premiéres, qui ſont la baſe des manufactures, ne ſe multiplient pas de jour en jour; ſi l'induſtrie, dont une vente libre accélere les progrès, n'eſt pas alors plus exercée & mieux payée; ſi l'augmentation & & l'encouragement des manufacturiers, ne ſont pas toujours accompagnés d'une plus grande aiſance dans leurs familles; & enfin, ſi ce n'eſt pas alors qu'on voit la population augmenter avec d'autant plus de rapidité, que la miſere n'y apporte plus d'obſtacle. Qu'ils ne perdent jamais de vuë, s'ils veulent animer le commerce & le faire fleurir, combien les priviléges excluſifs ſont contraires au but qu'ils ſe propoſent.

Les auteurs de l'ancien ſyſtême en ignoroient abſolument les principes : ils paroiſſent avoir ignoré la maniére dont on doit planter & cultiver cet arbre, ſi l'on veut qu'il donne du fruit. Aulieu d'améliorer le terrein dont il tire ſa nourriture, leur ſageſſe ſe réduiſoit à appauvrir les nations voiſines qui s'approviſionnoient chez eux. Ils étouffoient les racines qui ſont les ſources de la population. Leur avarice inſatiable tariffoit ce fluide vital juſqu'à la derniere goutte, ſans ſonger qu'ils retardoient l'accroiſſement de l'arbre qu'ils avoient planté. Ils empêchoient enſuite, par le faux ſyſtême des impôts, que les fonds, qui étoient le fruit du travail & de l'induſtrie, ne s'accumulaſſent dans le commerce. Si par hazard, cet arbre foible

& languiſſant donnoit quelque peu de fruit, il ſe l'appoprioient par la voye infame du monopole, pour empêcher les autres d'en profiter. Si les politiques de ce ſiécle, qui ſont plus éclairés que ceux du précédent, veulent écouter ce que l'expérience, fondée ſur l'état actuel des choſes, la juſtice, & un intérêt mieux entendu leur preſcrivent, ils laiſſeront l'activité du commerce ſuivre ſon propre cours. Lorſque l'homme aura la liberté de tourner ſon travail & ſon induſtrie vers les objets qui lui ſont les plus lucratifs; que tous les marchés lui ſeront ouverts pour en partager les bénéfices, tout alors, ſera le plus heureuſement diſpoſé pour l'accroiſſement de la population, des richeſſes & des forces de la ſociété; & l'on verra enfin les ſouverains de l'Europe trouver leur puiſſance & leur force, à la même ſource où les peuples ont trouvé leur bonheur.

Lorſque ce qui arrive à l'Angleterre, aura appris à tous les ſouverains, combien eſt faux le ſyſtême d'établir des colonies dans des régions éloignées, pour y exercer un monopole abſolu ſur ceux qui les compoſent; lorſque devenus ſages à leurs dépens, & imitant la prudente politique des Chinois, ils s'attacheront à mettre en valeur leurs terres en friche, à perfectionner leur agriculture, à encourager leurs manufactures, à abolir l'eſclavage des *corporations* & des loix qu'ils ont faites à leur ſujet, eſclavage qui fixe l'activité de l'eſpèce humaine, comme une plante, dans un endroit qui ne peut point lui fournir ſa nourriture, qui

pervertit l'eſprit de communication, & rend ceux qui l'éprouvent, étrangers les uns aux autres; les traces de la barbarie s'éfaceront, & l'induſtrie de la ſociété ſe faira un ſuperflu, qui deviendra la matiére de ſon commerce avec l'étranger.

Lors, dis-je, que les miniſtres Européens, inſtruits par ce qui s'eſt paſſé, & par les ſuites qu'a euës le ſyſtême établi dans l'Europe, réconnoîtront l'inutilité de leurs efforts pour établir par autorité *un commerce excluſif*, & celle de ceux qu'on fait l'Eſpagne & l'Angleterre, *pour s'arroger le monopole de la navigation*, au lieu de l'encourager; lorſqu'ils ſentiront que les prohibitions qu'ils ſont pour écraſer leurs voiſins, ne ſervent qu'à les écraſer eux-mêmes; ils comprendront alors que le ſeul ſyſtême qui ait une baſe ſolide, eſt celui qui livre le commerce à toute ſon activité, & qui l'affranchit de toutes ſes entraves.

Je ſçai, qu'on regardera ce que je dis comme une ſimple ſpéculation, & en effet, ce n'eſt juſqu'à préſent qu'une pure théorie. Cependant, comme l'expérience m'a appris, que les *mêmes propoſitions qu'on a mépriſées & rejettées dans un pays*, ont fait dans leur tems, *le bonheur d'un autre*, je vais continuer ce que j'ai commencé.

Je ſuppoſe que les miniſtres de l'ancien monde, arrêtés dans leur guerre, incertains dans le choix qu'ils doivent faire entre l'ancien & le nouveau ſyſtême, frappés de la néceſſité dans laquelle l'Europe ſe trouve de changer

toute ſon économie politique, & forcés enfin de ſe rendre à l'évidence des avantages que préſente un commerce auſſi libre qu'actif, ils veuillent s'occuper de réformes; ils conſidéreront d'abord comment, au milieu d'un auſſi grand nombre des puiſſances, qui font les mêmes changemens, on pourroit établir une balance égale; comment au milieu de tant d'intérêts, qui ſe croiſeront ſur la terre, on pourra trouver un moyen de les réunir tous; alors, parcourant de nouveau les principes de leur ancien ſyſtême, ils y trouveront la preuve de la chûte, dont il n'eſt plus poſſible de le garantir: ils avoueront que le commerce, qui ne connoit point d'autre reſſort que la concurrence, l'économie & l'induſtrie, a été enchaîné juſqu'à préſent par les vuës particuliéres de la rivalité & de l'ambition (*a*). Que le commerce, dis-je, doit naturellement conſiſter à faire une ſeule ſociété de toutes les nations, en partageant avec chaque région les productions des divers climats & les richeſſes dont la Providence couvre les différentes parties de la terre; mais que traverſé dans ſes effets par le mélange de différens intérêts perſonnels, il eſt devenu pour tous les peuples de l'Europe une pomme de diſcorde, une ſource de jalouſie, de défiance & des guerres pendant pluſieurs

(*a*) Quid quod omnibus inter ſe populis commercium dedit? Ingens naturæ beneficium, ſi illud in injuriam ſuam non vertat hominum furor.

Senec. nat. queſt. lib. 5. & 18.

ſiécles. Les traités de paix ne ſeront plus à leurs yeux que de ſimples trèves, & les garanties qu'une occaſion de plus pour les rompre & renouveller la guerre.

Pendant qu'ils verront ainſi les choſes d'un côté, ils verront de l'autre, j'eſpere, la révolution qui s'opére dans les mœurs. Que les hommes ſont devenus plus humains, la ſociété & la police plus parfaites; que le monde eſt arrivé à un méridien qui a étendu ſes lumiéres & lui a inſpiré des ſentimens généreux & bienfaiſans. Les réglemens & les inſtitutions, qui ont opprimé le cultivateur, le manufacturier & le marchand, pourront bien ne pas être abolis tout d'un coup; mais la réforme ſe faira ſentir dans leurs effets les plus dangereux. On verra l'induſtrie s'ouvrir tous les jours des nouvelles carriéres, s'employer partout où elle pourra le faire à perfectionner l'agriculture, à rendre les pêches plus abondantes; l'artiſan & le manufacturier appercevront des motifs qui les engageront à devenir plus induſtrieux; la prudence découvrira des moyens, que l'orgueil pourra combattre, mais que le beſoin faira adopter; l'uſage qu'on en faira, rendra la vente tous les jours plus facile dans les différens marchés. On comprendra pour lors, que la liberté du commerce, eſt un eſprit de vie qui ſe répand dans toute la maſſe de l'Europe, & qui l'anime. Ils ſentiront qu'il eſt tems de mettre fin à leurs monopoles, & que tous les moyens qu'ils employent pour les continuer, & s'arroger un commerce excluſif, ſont

inutiles & impraticables. L'expérience du passé leur apprendra, que s'il est dans l'Europe une puissance qui veuille faire pencher de son côté la balance & attirer à soi tout le commerce, à l'exclusion des autres, ses efforts n'auront point d'autre effet que celui d'exciter la jalousie & la rivalité de ses voisins, qui travailleront tous à la ramener au niveau dont elle veut s'écarter. On ne pouvoit attendre d'autres effets du système de commerce des Européens : ce sont là les loix générales de la nature, & elles sont analogues dans le moral à celles qui agissent dans le monde naturel. Le monde commerçant a vû s'élever tour-à-tour au-dessus de lui l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre. La pression qu'elles y ont causée a fait sentir l'inégalité de la balance; elles ne se sont pas plutôt élevées, que le soulevement a été général, & elles ont été toutes réduites au même niveau.

Si les souverains de l'Europe veulent s'en rapporter à l'expérience, & raisonner en conséquence, non point comme des philosophes qui ne s'attachent qu'à la théorie, mais comme des politiques, qui raisonnent sur l'état actuel des choses, & traiter celle-ci selon ce qu'elles sont, ils sentiront combien il est de leur intérêt de briser les entraves qu'ils se sont tous donnés par leurs *restrictions*, leurs *prohibitions* & leurs *exclusions*, puisqu'elles n'ont servi qu'à ralentir l'activité, ou du moins ses effets, qui auroient fait le bonheur des uns &

des autres. Ils verront, (*a*) » que le mieux qu'une » nation qui habite un continent, telle que celle » dont il eſt parlé dans ce Mémoire, puiſſe faire, » eſt d'encourager & de multiplier les artiſans, les » manufacturiers & les marchands qu'elle a chez » elle, & d'accorder une entiére liberté à ceux » des autres nations ». Au contraire, le ſyſtême excluſif de commerce, diminue dans un pays la valeur de ſes productions intérieures en hauſſant le prix des articles, contre leſquels il les échange. Il eſt encore l'occaſion d'un monopole ruineux pour l'habitant, de la part de l'ouvrier, du manufacturier & du marchand. Frappés de tant de conſéquences fâcheuſes, les ſouverains encourageront la population, d'abord intérieurement, pour préparer le terrein à recevoir les racines, ainſi qu'on l'a toujours fait dans l'Amérique; ils accorderont la naturaliſation, à quiconque la demandera, & donneront aux conſciences la liberté la plus entiére. Si les ſouverains de l'Europe voyent enfin cette vérité fondée ſur l'expérience, que leurs miniſtres leur cachent depuis longtems; *que la liberté générale du commerce*, dans l'état actuel ou ſont les hommes & le monde commerçant, eſt la ſeule choſe qui puiſſe encourager l'induſtrie, l'économie, la frugalité, & l'amour pour les découvertes d'une nation, & lui faire obſerver ce droit d'égalité qui convient à la communication du commerce, & que ces ver-

(*a*) Le Pr. Adam Smith.

tus, en augmentant ſes productions, ſa population, ſes richeſſes & ſa force, ſont le bonheur & la puiſſance du ſouverain & de ſes ſujets, ils comprendront enfin, que ſi la nature a formé l'homme, la politique l'a mis en ſociété, & que chacun travaillant de ſon côté, il ſe procure un ſurplus qu'il doit échanger avec ſon ſemblable; & qu'il faut, conformément aux loix que la juſtice & la politique préſcrivent, que les nations, ainſi que l'homme, puiſſent échanger entre elles l'excédant de leurs productions, ſi ce n'eſt en tems de guerre, & alors même, ce qui tient à l'ordre général, doit être reſpecté, parce que toutes y trouvent également leur intérêt.

Ceux qui voyant les choſes telles qu'elles ſont, & qui raiſonnent en conſéquence, ne tardent pas à s'appercevoir *que les loix excluſives, en fait de navigation, ſont une véritable piraterie*, & qu'en quelque tems qu'on les mette en vigueur, ſoit avant de commencer une guerre, ſoit après l'avoir déclarée, elles ne différent en rien des brigandages qu'exercent les peuples, auxquels les puiſſances de l'Europe donnent le nom odieux de pirates. Ils ſentent que l'océan eſt à tous, qu'il ne connoit point de premier occupant & n'eſt point un élément ſur lequel l'induſtrie humaine puiſſe s'exercer, de maniére à lui imprimer le caractère de la propriété. Que quoiqu'une autorité uſurpée en matiére de réligion, une puiſſance temporelle veuillent aſſigner des bornes imaginaires à un élément qui n'a point de limites, &

les fixer par des démarcations tracées par des gens qui ne connoiſſoient pas mieux l'aſtronomie & la géographie, que les loix de la nature; il ne peut jamais devenir un objet de propriété; & que l'océan eſt en bonne politique, ce qu'il eſt effectivement, un paſſage ouvert à tout le monde.

Pervium cunctis iter,

Si les ſouverains s'appercoivent déjà que le ſyſtême de commerce commence à changer dans l'Europe, & que ce changement eſt effectivement néceſſaire en bonne politique; s'ils ſont convaincus que le commerce immenſe de l'Amérique ſeptentrionale y entre non ſeulement pour une partie conſidérable depuis qu'elle eſt indépendante, mais qu'elle en eſt encore l'unique cauſe; s'ils reconnoiſſent que la *combinaiſon actuelle de ces événemens eſt l'effet d'une Criſe* que la providence a elle-même conduite d'une maniére ſi marquée, qu'elle ſemble ſommer tous les ſouverains d'y co-opérer avec elle, vû que c'eſt à eux qu'elle a confié l'intérêt & le bonheur des hommes : ſi, écoutant la voix de la raiſon & de l'expérience, ils ſe convainquent une bonne fois qu'il eſt abſurde de ſe promettre pour prix de leurs guerres, ainſi que leur ambition & leur activité impatiente le leur ont ſuggeré, une contrée trop éloignée de l'Europe pour entrer dans ſes querelles, & avoir à cet égard rien de commun avec elle : s'ils écoutent cette voix, comme celle d'un ange qui annonce la paix aux hommes de bonne

volonté, qui veulent la recevoir ; qui les exhorte à ſe déſiſter d'une guerre qui ne doit rien terminer, à regarder la criſe actuelle comme une matiére plus propre à exercer leurs conſeils que leurs armes, & enfin à ſe communiquer ſur cet objet ce que la prudence ſuggère à chacun d'eux ; je ne doute point que ces ſouverains qui tiennent la place de Dieu ſur la terre, n'agiſſent dans l'eſprit que je viens de dire.

Les puiſſances maritimes de l'Europe, pendant que la guerre continue, avant de s'occuper de la paix & de concilier les intérêts, mêlés de l'Europe & de l'Amérique, doivent former un congrès pour examiner les points qui ont donné lieu aux hoſtilités actuelles, les objets ſur leſquels on peut les ſuſpendre, qui peuvent être la baſe d'un traité, & devenir les fondemens d'une paix durable parmi les nations de l'océan Athlantique.

La raiſon & la bienfaiſance, toujours d'accord avec la vraie politique ſur les intérêts & les droits des ſouverains, ne ſeront-elles jamais la régle de leur conduite dans la criſe actuelle ? Seront elles ſans force pour les amener à un congrès, leur faire ceſſer toute hoſtilité, & mettre un terme à la guerre, avant qu'elle ait cauſé plus de ravages & occaſionné plus de miſère ? Une pareille réſolution de la part des principaux états commerçans de l'Europe, ne ſeroit dans l'ordre politique qu'une imitation de ce qui s'eſt fait dans des tems plus réculés entre les villes de la ligue Anſéatique ;

& la criſe actuelle en impoſe la néceſſité. Nous avons, diront quelques-uns, dans les ſiécles qui nous ont précédés, un exemple de cette ſageſſe & de cette politique, qu'on peut appliquer à un cas, qui eſt à peu près le même que celui d'alors. Si les miniſtres qui conſeillent leurs ſouverains dans ces ſortes d'occaſions, croyent que cet exemple n'eſt point applicable au cas préſent, & que cette façon mercantile de raiſonner ne convient point à des politiques éclairés, l'auteur de ce Mémoire, qui obſerve en paſſant, que ceux qui penſent ainſi, ne connoiſſent point la ſageſſe de cette ligue, leur conſeillera d'examiner ſans paſſion & en philoſophes, ſi un Conſeil général, ſur le modèle de celui que tinrent Henri le Grand & la Reine Eliſabeth, auſſi habiles politiques qu'on ait pu l'être depuis eux, ne conviendroit pas dans les circonſtances actuelles. On ne prétend point parler ici d'un Conſeil général pareil au leur, vû qu'il s'agiſſoit d'un ſyſtême de loix pour l'Europe entiére, mais ſimplement d'un conſeil de commerce pour l'Europe & l'Amérique ſeptentrionale, auquel tout intérêt politique doit être étranger. Ce Conſeil ſera compoſé des députés ou miniſtres des différens ſouverains, leſquels s'aſſembleront pour repréſenter les intérêts de chaque état, rélativement au commerce, & donner un plan & un ſyſtême qui s'accordent avec leurs intérêts reſpectifs. Ce doit être un Conſeil perpetuel où l'on puiſſe délibérer & donner ſon avis ; un Siége d'adminiſtration judiciaire, com-

mun à tous. » Continuellement assemblé en » corps de Senat, pour délibérer sur les affai- » res qui surviennent, s'occuper à discuter les » différens intérêts, pacifier les querelles, » éclaircir & vuider toutes les affaires, & as- » surer mutuellement la liberté du commerce ». Ce doit être aussi une Cour générale d'Amirauté, qui prenne connoissance de toutes les affaires en litige, des offenses qu'on peut commettre contre les loix établies & ratifiées par les puissances souveraines.

Un pareil Conseil, préviendroit non seulement la guerre générale qui paroît ménacer l'Europe, mais si l'on étoit encore assez heureux pour faire des réglemens qui rétablissent la paix, celles que peuvent occasionner dans la suite les disputes en matiére de commerce. S'il survenoit une guerre, ce seroit un tribunal ouvert à toutes les nations, où les sujets industrieux, pacifiques & innocents, qui ont souffert quelque injustice de la part des puissances belligerantes porteroient leurs plaintes. Ce seroit un tribunal, qui n'existe point & qui ne sçauroit exister dans aucune Cour d'Amirauté nationale, vû l'état actuel des nations.

Quel que puisse être le sort de l'autre partie de cette proposition, l'incertitude actuelle du droit des gens sur l'usage de la mer, paroit rendre cet établissement d'une néceſſité indispensable. Tout est oublié : il n'existe plus de principes, plus de regles, plus de loix. Les nations semblent à cet égard être retombées dans les siécles de barbarie, & la mer être en-

core en proie à la piraterie. L'Europe lors même qu'elle eſt en guerre, ne peut demeurer ſans traités & ſans loix.

Si l'état des choſes, ſi les combinaiſons des événemens ſont effectivement tels, qu'il faille un Conſeil général, ſi l'eſprit des princes, dont les cœurs ſont entre les mains de Dieu, eſt tel que ce que je viens de dire, faſſe impreſſion ſur eux, & que voyant les choſes comme elles ſont, ils envoyent des députés ou des miniſtres à ce Conſeil général, avec des pouvoirs & des inſtructions, pour faire des loix générales rélativement à un commerce univerſel, les objets ſur leſquels il faudra eſſentiellement délibérer, ſeront 1°. juſqu'à quel point il convient à toutes les nations d'établir la mer libre (*mare liberum*) d'après les principes de l'équité & du droit des gens; juſqu'à quel point la ſouveraineté ſur les bayes & ſur les ports permettra d'accéder à cette convention comme à une loi, qui faira partie du droit des nations.

2°. Juſqu'à quel point on peut rendre univerſel le droit de naviguer (*jus navigandi*), de maniére qu'il s'accorde avec les prétentions nationales des différens états maritimes, en ſe conduiſant de façon qu'on puiſſe faire l'établiſſement en queſtion. Cela poſé, les députés s'aſſembleront pour former un ſyſtême général de loix & de reglemens communs à tous, afin qu'ils puiſſent commercer en conſéquence. Ce droit doit s'étendre ſur tout l'océan, & être auſſi libre que l'air qui l'environne dans toutes les directions poſſibles.

3°. Ce

3°. Ce ſera le moment de délibérer ſur la *liberté univerſelle commerce*, & ſur celle des ports & des marchés. Les membres dece Conſeil conviendront enſuite des droits qui ſeront payés, & ce qu'ils détermineront là-deſſus ſera ratifié par leurs ſouverains reſpectifs. La convention qu'ils feront ſur ce dernier point, eſt une ſuite naturelle de ce qu'ils auront conclu au ſujet des trois premiers articles. Il ſeroit cependant de la ſageſſe des états qui peuvent s'en paſſer, d'abolir entiérement ces ſortes de droits, & de remplacer cette eſpèce d'impôts par l'acciſe & les tailles que le vendeur ne paye point, mais qui ſont à charge au ſujet & au conſommateur, ſans que l'état en profite; au lieu que c'eſt tout le contraire, lorſque chacun porte la charge ſelon ſes facultés. Ce changement, dans les pays qui l'adopteroient, rendroit libres tous les ports, ce qui eſt un avantage infiniment précieux aux yeux de quiconque s'occupe du bien-être de ſon pays. Voyez, je vous prie, ſi un vrai patriote peut former un ſyſtême plus avantageux que celui-ci, ſi tant eſt qu'il ſoit praticable (*a*).

Suppoſé que les circonſtances dans leſquelles l'Europe ſe trouve, ſa politique, & le génie des ſouverains qui la gouvernent, ne permettent point d'établir un ſyſtême général au ſujet d'un commerce univerſel, de la liberté

(*a*) Voyez Math. Decker.

de la mer, du droit de naviguer, & de commercer par tout où l'on jugera à propos de le faire, ce Conſeil s'occupera à réformer l'ancien ſyſtême, rélativement aux changemens qu'il peut avoir ſouffert. Il s'agira encore de déterminer la nature & l'étendue des conceſſions & des priviléges conditionnels qu'on accordera à l'Amérique rélativement au commerce; & enfin les puiſſances reſpectives fairont là-deſſus des nouveaux tarifs. A méſure que les difficultés ſe multiplieront, & qu'ils ſentiront l'impoſſibilité des meſures qu'ils ont priſes, ils reconnoîtront l'indépendance des Etats unis, & fairont avec eux des traités de commerce, ſelon l'ancien ſyſtême; mais l'expérience leur apprendra bientôt que cette conduite ne manquera pas de leur ſuſciter des rivaux, qui rendront nuls tous ceux qu'ils m'ont fait. Ils ſentiront tôt ou tard la néceſſité de ce que j'ai dit, & prendront les meſures que j'ai indiquées dans ce Mémoire (*a*). *Voilà tout ce qu'on peut raiſonnablement exiger : il n'eſt au pouvoir de l'humanité que de préparer & d'agir : le ſuccès eſt l'ouvrage d'une main plus puiſſante.*

(*a*) Le Duc de Sully, liv. xxx.

FIN.